

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						/					

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

FEVRIER 1883 - 85

(NOUVELLE SERIE)

192
DIX-SEPTIEME NUMERO.

MONTREAL:

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1883

PAAP

BV

2815

Q3A5

no 19-27

1883-85

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS, Evêque de Montréal.

COMPTES-RENDUS.

PROVINCE DE QUÉBEC.

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC.

Etat des recettes de l'œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Archidocèse de Québec pour l'année 1882.

46ÈME ANNÉE.

VILLE DE QUÉBEC.

		Rapporté	\$425.33
Basilique de Québec.....	\$273.45	St Patrice.....
Archévêché.....	10.00	St Laurent du Havre.....
Grand Séminaire.....	19.60	Faubourg St Jean.....	195.39
Petit Séminaire.....	8.11	St Roch de Québec.....	564.61
Hôtel-Dieu.....	27.00	St Sauveur de Québec.....	305.10
Dames Ursulines.....	36.40	Ecole des Frères de St Sau-	
Hôpital Général.....	30.87	veur.....	100.00
Sœurs de la Charité.....	11.40	Ecole Normale.....	15.32
Sœurs du Bon-Pasteur.....	8.50	Asile des Aliénés.....	61.00
Porté.....	\$425.33	Porté	\$1660.75

CAMPAGNES.

Rapporté	\$1666.75	Rapporté	\$3201.70
Agapit St.....	42.08	Bernard St.....	31.69
Agathé Ste.....	43.15	Berthier.....	4.50
Alban St.....	27.00	Buckland.....	10.00
Alexandre St.....	14.00	Cajetan St.....	4.00
Ambroise St.....	196.00	Calixte St de Somerset.....	62.00
Anastasie Ste.....	12.26	Cap Santé.....	35.12
Ancienne Lorette.....	167.72	Cap St Ignace.....	103.00
André St.....	24.35	Casimir St.....	64.55
Ange Gardien.....	76.50	Catherine Ste.....	11.15
Anges SS de la Beauce.....	5.90	Charles St.....	72.30
Anne Ste de Beaupré.....	35.50	Charlesbourg.....	67.63
Anne Ste de la Pocatière.....	114.00	Chateau-Richer.....	13.00
Anselme St.....	120.50	Claire Ste.....	50.00
Antoine St.....	40.00	Collège de Ste Anne.....	3.50
Antonin St.....	15.00	Côme St.....	8.35
Apollinaire St.....	19.52	Croix Ste.....	126.60
Aubert St.....	14.00	Couvent de Jésus-Marie.....	5.00
Augustin St.....	226.43	Cyrille St.....	4.00
Basilé St.....	27.00	David St.....	31.38
Beaumont.....	42.04	Denis St.....	44.25
Beauport.....	272.00	Deschambault.....	63.25
Porté.....	\$3201.70		\$4016.97

Montant des contributions	\$7,644.73
Intérêts et divers dons	508 79
Don Fortier.....	400.00
Don Forgues.....	80.00
Don Bonenfant.....	100.00

Total de la recette..... \$8,733.52

Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi, à Québec, pour l'année commençant le 1er octobre 1882 et finissant le 1er octobre 1883.

Montant mis à la disposition de Mgr l'Archevêque	\$1000.00
Montant mis à la disposition de Mgr de Chicoutimi.....	1000.00
Impressions des <i>Annales</i> françaises et anglaises.....	450.00
Pour vases sacrés et ornements.....	700.00
A Mgr Lorrain pour les Missions Sauvages du St Maurice.....	400.00
“ “ allocation spéciale pour cette année.....	600.00
Préfecture apostolique du Golfe St Laurent.....	600.00
“ “ don de M. Fortier.....	200.00
A Mgr Lorrain “ “	200.00
Mission de St Adrien.....	100 00
“ d'Inverness	45.00
“ “ St Eleuthère.....	220.00
“ “ St Martin de la Beauce.....	200.00
“ “ St Nérée.....	100.00
“ “ St Marcel.....	200.00
“ “ N. D. des Anges de Montauban.....	100.00
“ “ Ste Philomène de Portierville.....	100.00
“ “ Ste Perpétue.....	35.00
“ “ St Samuel	100.00
“ “ St Méthode d'Adstock	160.00
“ “ St Pamphile (sacristie).....	50.00
“ “ St Damien (sacristie).....	20.00
“ “ Ste Rose de Watford (chapelle).....	100.00

\$6.620.00

AUX MISSIONNAIRES.

Missionnaire de Stoneham et St Adolphe.....	\$ 330.00
“ St Adrien et St Alphonse.....	200.00
“ d'Ashford par St Onésime	30.00
“ St Côme.....	25.00
“ St Eleuthère.....	200.00
“ d'Inverness, Leeds et S. Pierre Bapt.....	200.00
“ Ste Justine.....	180.00
“ Laval et Lac Beauport.....	200.00
“ St Megloire.....	120.00
“ St Marcel par St Cyrille.....	100.00
“ St Martin.....	150.00
“ N. D. de Lourdes par Ste Julie.....	25 00
“ N. D. des Anges de Montauban.....	150.00
“ St Paul de Montminy	100.00

Porté..... \$2010.00

	Rapporté.....	\$2010.00
Missionnaire de	Ste Perpétue et St Benoit du Lac Noir.....	225.00
"	St Damien.....	150.00
"	du Saut au Cochon par la Petite Rivière.....	25.00
"	de Ste Philomène de Fortierville.....	100.00
"	du S. Cœur de Marie.....	50.00
"	de Valcartier et Yewkesbury.....	150.00
"	St Ubalde.....	0
"	Ste Rose de Watford par Ste Germaine.....	50.00
"	d'Astocq par St Ephrem.....	50.00
"	St Zacharie et St Prosper	200.00
"	St Samuel par St Sébastien.....	25.00
"	St Pamphile.....	50.00
		<hr/>
	Reporté.....	\$3160.00
		\$6620.00
		<hr/>
	Total alloué.....	\$9780.00

RÉSUMÉ.

Recette de 1882.....	\$ 8733.52
En caisse de l'an dernier.....	5000.00
	<hr/>
Total.....	\$13733.52
Montant alloué pour 1882-83.....	9780.00
	<hr/>
Reste en caisse.....	3953.52

P. E. BEAUDET, Ptre

Archevêché de Québec, 27 décembre 1882.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le diocèse de Montréal pour l'année 1882.

VILLE DE MONTRÉAL ET BANLIEUE.

		Report	\$1124 46
Notre-Dame	\$403 00	Grand Séminaire	5 20
Cathédrale	202 96	Hospice St. Joseph	6 50
St. Jacques	90 70	R R P.P. Jésuites	76 87
St. Joseph	48 00	Frères des Ecoles Chrétien-	
St. Pierre	340 00	nes (faubourg St. Laur.	59 00
Hôtel-Dieu	35 30	Notre-Dame de Grâces	104 50
St. Henri de Montréal	4 50	Hochélagà	11 60
A porter	\$1124 46	Total	\$1388 13

CAMPAGNES.

		Report	\$1111 07
Agnes Ste., de Dundee	\$ 2 02	Epiphanie L'	100 00
Adèle Ste.	10 00	Eustache St.	17 00
Alexis St.	49 30	François S d'Assise, de la	
Ambroise St., de Kildare ...	12 53	Longue Pointe	21 50
Anges SS. Gard., de Lachine	42 00	François St. de Salles	4 50
Anicet St.	35 75	François St. Xavier, de Ver-	
Anne Ste., de Varennes	81 05	chères	100 00
Anne Ste., des Plaines	55 00	Gabriel St., de Brandon ...	1 43
Antoine St., de Longueuil ...	3 95	Geneviève Ste., Ile de Mont.	65 00
Antoine St. Couvent de Lon-		Henri St., de Mascouche	83 09
gueuil	5 00	Hermas St.	6 25
Antoine St., de Lavaltrie ...	40 00	Hubert St.	16 25
Assomption L'	159 10	Jacques St. le Mineur	19 00
Assomption L', Collège de ...	21 90	Jacques St., de L'Achigan ...	39 50
Barthélemi St	128 00	Isidore St., de	78 50
Béatrix Ste.	4 00	Jean St., de Matha	10 65
Bruno St.	15 00	Jeanne Ste., de Chantal, Ile	
Calixte St.	13 00	Perrot	13 00
Cécile Ste	22 00	Jérôme St.	11 00
Charles St., de Lachenaie ...	99 87	Joachim St., de Chateauguay	8 00
Clément St., de Beauharnois	35 50	Joachim St. de la Pte. Claire	83 16
Clet St.	3 00	Joseph St., de Lanoraie	40 00
Constant St	82 00	Joseph St., Rivière des Pral.	14 81
Conversion de St. Paul, de		Joseph St., de Soulanges	21 26
Joliette	101 00	Julie Ste.	12 20
Cyprien St.	27 30	Justine Ste., de Newton	5 00
Dorothée Ste.	5 80	Laurent St	12 50
Edouard St.	5 00	Lin St	43 00
Elizabeth Ste. Trembles	27 00	Louis St. de Gonzague	54 12
Enfant Jésus St., Pointe aux	25 00		
A porter	\$1111 07	Report	\$1991 79

Rapporté	\$1991 79	Rapporté	\$2519 77
Louis St., de Terrehonne....	72 00	Sauveur St.....	18 00
Marthe Ste	8 00	Scholastique Ste.....	20 00
Martin St.....	10 00	Stanislas St. de Kostka.....	52
Mélanie Ste., de d'Aillebout	16 00	Sulpice St.	63 33
Michel St., de la Pigeonnière	18 00	Timothée St.....	11 00
Michel St., de Vaudreuil....	20 00	Thomas St., de Joliette.....	51 25
Monique Ste	7 85	Théodosie Ste.....	21 75
Nativité de Laprairie.....	41 73	Trinité Ste., de Contreœur.	65 00
Paul St. l'Ermite.....	20 00	Télesphore St. de Montjoie.	2 25
Philomène Ste.....	21 50	Urbain St., de Chateauguay	8 00
Placide St.....	8 54	Vincent St. de Paul	13 00
Purification de Repentigny..	14 24	Visitation de l'Ile Dupas ...	65 75
Rémi St.....	112 00	Visitation du Saut au Ré-	
Romain St., d'Hemmingford	9 55	collet.....	42 35
Rose Ste.....	148 57	Zotique St.	10 00
Porté	\$2519 77	Total.....	\$2911 97

DIVERSES SOURCES.

Legs Delle: L. Melançon..		Rapporté.	\$140 00
St. Jacq. de l'Achigan.	25 00	Divers.....	71 50
Legs feu M. Ricard, Ile Per-		Constitut J. Vincent.....	8 10
rot.....	75 00	Legs M. Alf. Larocque.....	2000 00
Legs M. Richer, St. Sulpice	25 00	Legs M. McKay.....	400 00
Loyer de la maison pour Dé-		Intérêts sur de et autres... do	298 49
cembre 1882	15 00	sur dépôts à la Ban-	
Porté.....	\$140 00	que d'Epargnes	112 48
			\$3031 07

Récapitulation des Reçettes pour l'année 1882.

Ville et Banlieue.....	\$1388 13
Campagnes.....	2911 97
Diverses sources	3031 07
Total	\$7331 17

Etat des sommes allouées et payées par le Conseil de la Propagation de la Foi, à Montréal, pour l'année 1882.

St Michel des Saints.	100 00	Rapporté.....	\$1405 00
Ste. Marguerite.....	130 00	Dundee... ..	100 00
Chertsey	100 00	Ste Julienne.....	50 00
St. Hippolyte.....	100 00	Lachute.....	100 00
Rawdon.....	75 00	St. Colomban	150 00
St. Côme.....	125 00	Bienheureux Alphonse.....	100 00
Ste. Emmélie.....	125 00	Ste Lucie.....	125 00
St. Damien	100 00	Aux PP Oblats.....	800 00
St. Donat	150 00	Caughnawaga,	200 00
Ormstown	100 00	Missions du Nord Ouest....	100 00
Ste. Beatrix.....	100 00	Mission de Madawaska	50 00
Hinchinbrooke	150 00	A l'Œuvre des Tabernacles	100 00
St. Calixte	50 00	Monseigneur de Sherbrooke	150 00
A porter.....	\$1405 00	Total.....	\$3430 00

Autres Déboursés.

Dépenses sur propriété de M. Berthelet	\$ 171 40
Achat d'une propriété de la Succ. De Witt.....	2823-00
Impressions des "Annales" et Expédition.....	338 00
	<hr/>
	\$3332 40

Récapitulation des Déboursés.

Allocation pour 1882.....	\$3430 00
Divers	3332 40
	<hr/>
Total des Déboursés	\$6762 40

RÉSUMÉ.

En caisse le 31 Décembre 1881.....	\$ 5429 45
Recettes de 1882.....	7331 17
	<hr/>
Total.....	\$12760 62
Déboursés pour 1882.....	6762 40
En caisse le 30 Décembre 1882 pour faire face aux Déboursés de l'année 1883.....	\$5998 22

Montréal, 30 Décembre 1882.

Paroisses qui n'ont pas transmis leur montant.

Agathe Ste.
 Alphonse Bienheureux,
 André St., d'Argenteuil.
 Anne Ste. du Bout de l'Île.
 Anne Ste. de Montréal.
 Annonciation du Lac des deux
 Montagnes
 Antoine St., Abbé.
 Augustin St.
 Basile St., Le Grand
 Benoit St.
 Bernard St., de Lacolle.
 Brigide Ste., de Montréal.
 Sacré-Cœur, de Montréal
 Borromée Chs. St. de Joliette.
 Colomban St.
 Côte St.
 Cunégonde Ste.
 Cuthbert St.
 Damien St.
 Donat St.
 Étienne St., de Beauharnois.

Emmèlie Ste.
 Enfant St. Jésus du Coteau St. Louis
 Esprit St.
 Famille Ste., de Boucherville
 Félix St., de Valois.
 François-Xavier St., du Sault St
 Louis.
 Gabriel St., de Montréal.
 Geneviève Ste. de Berthier.
 Hippolyte St
 Ignace St., du Coteau du Lac.
 Janvier St.
 Jean Baptiste St., de Montréal.
 Jean St. l'Évangéliste.
 Jean St. Chrysostôme
 Joseph St. de Chambly.
 Joseph St., de Huntingdon.
 Julienne Ste.
 Jérusalem Ste., de Lachute.
 Ligucris St.
 Luc-St.
 Lazare St.

Madeleine Ste., de Rigaud.
Marguerite Ste., de l'Acadie.
Marguerite Ste., du Lac Masson.
Malachie St., d'Ormstown.
Martine Ste.
Michel St. des Saints, de Mantawa.
Norbert St.
Patrice St., de Rawdon.
Patrice St. de Hinchinbrooke.
Patrice St. de Sherrington.
Patrice St. de Montréal.
Patronage de St. Joseph du Lac.

Paul St., de Montréal.
Philippe St.
Polycarpe St.
Raphaël St. de l'Ile Bizard.
Régis St.
Roch St., de l'Achigan.
Sophie Ste.
Théodore St., de Chertsey.
Thérèse Ste.
Valentin St.
Vincent St., de Montréal.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIERES.

*Liste des contributions à l'Œuvre de la Propagation de la Foi
pendant l'année 1882.*

Ste-Monique	\$225 00	Rapporté.....	\$2059 54
Trois-Rivières.....	201 05	St-Boniface	19 20
La Baie du Febvre	140 99	St-Brigitte des Saults.....	18 00
Rivière du Loup.....	107 59	St-Pie de Guire	17 00
Maskinongé	100 00	St-Etienne des Grès	16 52
St-Léon	79 00	St-Cyrille	16 10
St-Anne de la Pêrade.....	69 29	St-Sophie de Lévrard.....	15 00
Warwick	67 25	St-Eulalie.....	14 78
St-Grégoire	66 63	St-Célestin	12 29
Champlain	61 95	St-Prosper	12 00
Bâtiscan	61 00	St-Norbert.....	11 50
St-Thomas	61 00	St-Narcisse.....	10 00
Nicolet	60 00	St-Sévère	9 20
St-Maurice	55 96	St-Tite	9 16
Yamachiche	53 00	St-Paulin.....	9 00
St-Justin	48 05	St-Bonaventure	6 00
St-François du Lac	47 00	St-Luc	6 00
Durham "L'Avenir"	43 49	Didace	5 00
St Gertrude	42 00	St-Thècle.....	5 00
St-Guillaume	39 00	St-Hélène.....	4 50
Drummondville.....	36 25	St-Jean de Wickham.....	4 00
Bécançourt	32 11	St-Paul de Chester	3 82
St-Stanislas	32 00	Notre-Dame du Mont Car-	
St-Geneviève.....	31 35	mel	3 45
Gentilly	30 59	St-Christophe.....	3 00
St-Angèle	29 65	Séminaire de Nicolet.....	1 31
St-Germain	29 00	St-Victoire	1 30
St-Zéphirin	25 37	St-Elie.....	
St-Pierre les Becquets.....	25 00	St-Alexis	
St Ursule	25 00	St-Eugène	
Tingwick	25 00	St-Wenceslas.....	
St-Barnabé	24 00	St-Clotilde	
Stanfold	23 97	St-Albert et Ste-Elizabeth.	
St-Michel d'Yamaska	21 30	St-Valère.....	
Kingsey	20 00	Forges de St-Maurice.....	
Ste-Perpétue	19 70	Cap de la Magdeleine.....	
Porté.....	\$2059 54	Total	\$2292 67

*Emploi des fonds reçus pour la Propagation de la Foi dans le diocèse des
Trois-Rivières pour 1882.*

Diocèse de Sherbrooke.....	\$400 00
Vicariat Apostolique de Pontiac.....	100 00
Impressions et voyages.....	300 00
Annales de la Propagation de la Foi.....	150 00
Aides à quelques prêtres.....	130 00
Missions du St-Maurice et Mékinac.....	50 00
St-Aimé de Kingsey.....	50 00
St-Albert et Ste-Elizabeth.....	60 00
St-Alexis des Monts.....	50 00
St-Angèle de Laval.....	30 00
St-Brigitte des Saults.....	60 00
St-Clothilde de Warton.....	90 00
St-Cyrille de Wendover.....	30 00
St-Elie de Caxton.....	80 00
St-Etienne des Grès.....	40 00
St-Eugène de Grantham.....	80 00
St-Eulalie d'Aston.....	60 00
St-Félix de Kingsey.....	30 00
St-Jean de Wickham.....	70 00
St-Louis de Blandford.....	70 00
St-Paulin.....	60 00
St-Perpétue.....	75 00
St-Rémi de Tingwick.....	75 00
St-Sophie de Lévrard.....	30 00
St-Thécle.....	50 00
St-Valère.....	40 00

2260 00

Balance en caisse le 31 Déc. 1881..... 5 93

Montant de la recette..... 2292 67

\$2298 60

Sommes allouées..... 2260 00

Balance en caisse le 31 Déc. 1882..... 38 60

DIOCÈSE DE ST. HYACINTHE

*Etat des Recettes et Dépenses de l'Œuvre de la Propagation de la Foi
dans le Diocèse de St. Hyacinthe pour l'année 1882.*

RECETTE.

St-Denis	\$120 00	Rapporté	\$968 34
St-Hyacinthe	110 30	St-Judes	17 00
St-Antoine	110 00	St-Roch	17 00
Beauceil	70 00	St-Charles	15 00
St-Alexandre	50 00	Milton	14 00
St-Rosalie	46 00	La Présentation.....	12 90
N. D. de St-Hyacinthe.....	45 37	St-Barnabé	12 00
St-Jean-Baptiste	36 00	St-Pie.....	11 00
St-Grégoire	35 60	St-Georges.....	9 75
St-Césaire.....	35 50	St-Marcel	8 11
St-Aimé	33 60	Ste-Brigide	7 56
St-Ours.....	30 10	Ste-Anne.....	7 28
Ste-Angèle.....	30 00	St-Mathias	7 00
St-Simon	28 00	St-Valérien.....	6 00
St-Marc	27 00	Ste-Victoire	4 00
St-Dominique.....	27 00	Roxton.....	3 10
St-Sébastien	26 60	St-Liboire	2 00
St-Hugues.....	23 30	St-Frs-Xavier	2 00
Upton	23 20	St-Damien.....	1 56
N. D. des Anges	23 00	St-Paul.....	1 33
St-Théodore	19 50	St-Joachim	1 00
St-Hilaire	18 27	Dunham	50
A porter	\$968 34		\$1128 43

DÉPENSES.

Au diocèse de Sherbrooke	\$714 29
Annales	57 00
Impressions	129 45
Visite Pastorale.....	24 00
Voyages	8 69
Aux Missionnaires.....	195 00

\$1128 43

J. A. GRAVEL, V. G., Sec.

DIOCÈSE DE ST. GERMAIN DE RIMOUSKI.

RECETTE DE 1882.

Recette.

St-Germain de Rimouski...	\$57 89	Rapporté.....	\$577 78
Carleton. S. Joseph.....	64 50	St-Alexis de Matapédiac...	4 46
Trois-Pistoles.....	53 45	Notre-Dame du Lac.....	4 00
Ste-Flavie.....	44 25	St-Epiphane.....	3 50
Ste-Cécile du Bic.....	40 00	Ste-Félicité.....	3 00
St-Jean Bte. de l'Île Verte.	34 00	St-Georges de Port Daniel	3 00
St-Simon.....	34 00	St-Patrice de Douglastown	2 60
St-Arsène.....	28 00	Notre-Dame de Paspébiac.	2 50
St-Octave de Métis.....	25 00	St-Gabriel.....	2 50
St-Georges de Cacouna....	21 00	Ste-Anne des Monts.....	2 00
St-Anaclet.....	20 95	St-Martin Rivière au Re-	
St-Jérôme de Mattawa	20 00	nard.....	1 50
Ste-Brigitte de Maria.....	20 00	N. D. de Nataskouan.....	1 50
Ste-Anne de la Pte. au Père	13 00	St-Bonaventure.....	1 20
St-Fabien.....	12 00	St-Maxime du Mont Louis.	1 26
St-Luce.....	12 50	Ste-Adélaïde de Pabos....	1 50
St-Eloi.....	12 00	St-George de Malbaie.....	1 00
St-Jean l'Évangéliste.....	10 08	St-Godefroi.....	1 00
L'Assomption de McNider.	9 75	Ste-Anne de Ristigouche..	1 00
St-Jean de Dieu.....	8 67	St-Paul de la Croix.....	1 50
Ste-Angèle de Mérici.....	6 90	St-Honoré.....	1 30
St-Joseph de Lepage.....	6 25	St-Moïse.....	1 00
Notre Dame des Sept Dou-		St-Norbert du Cap Chat...	0 85
leurs.....	6 11	St-François Xavier.....	0 50
Cascapédiac.....	6 50	St-Pierre de Malbaie.....	0 50
N. D. de la Grande Rivière	6 00	Ste-Françoise.....	0 43
St-Mathieu.....	4 98		
			<u>\$621 38</u>
A porter.....	\$577 78		

St-Rose du Dégelé
 St-Louis du Ha-Ha
 St-Modeste
 St-Hubert
 St-Clément
 St-Cyprien
 Notre-Dame du Sacré-Cœur
 Ste-Blandine
 St-Donat

St-Edmond
 St-Damase
 St-Ulric
 Cloridorme Ste-Cécile
 Cap Rosier St-Alban
 St-Albert de Gaspé
 St-Michel de Percé
 St-Dominique de New Port
 St-Charles de Capton

Allocations faites pour l'année 1882.

Les Missionnaires des Michins	\$125 00
Le Miss. du Sault au Cochon.....	25 00
Le curé de Ste-Anne de la Pointe au Père.....	50 00
do St-Paul de la Croix.....	25 00
do Ste-Adélaïde de Pabos.....	35 00
do St-Louis du Ha-Ha.....	20 00
do Ste-Blandine.....	20 00
do St-Honoré.....	20 00
do St-François Xavier.....	20 00
do St-Gabriel.....	15 00
do N. D. des Sept Douleurs.....	10 00
Le Miss. Ste-Rose.....	10 00
do de la Rivière Bleue.....	20 00
do de St-Elisée.....	20 00
do de Natoskouan.....	20 00
do d'Anticosti.....	20 00
do du Bassin de Gaspé.....	20 00
do de Cloridorme.....	25 00
	<hr/>
	\$500 00

Dépense en 1882.

Annales et frais de transports	28 64
Pour pierres sacrées	20 20
Aux Missionnaires pour 1881	379 60
Au Préfet Apostolique du Golfe.....	100 00
	<hr/>
	\$527 84

PREFECTURE APOSTOLIQUE DU GOLFE SAINT-LAURENT.

Le 29 Mai, Sa Sainteté Léon XIII a érigé en Préfecture Apostolique du Golfe St-Laurent, un immense territoire, dont une partie a été détachée de la Province Ecclésiastique de Québec, et le reste n'appartenait à aucun diocèse.

Voici les bornes de cette Préfecture, qui dépasse en étendue les plus vastes diocèses de l'univers :—

Au nord : le Détroit d'Hudson jusqu'à l'embouchure de la rivière George, dans le Labrador.

A l'est : depuis cette embouchure descendant en ligne droite jusqu'au Blanc Sablon.

Au sud : du Blanc Sablon à la rivière Portneuf, y compris l'Île d'Anticosti et toutes les îles le long de la côte nord.

A l'ouest : de l'embouchure de la rivière Portneuf passant par la hauteur des terres jusqu'à l'embouchure de la rivière de la Grand'Baleine, dans la Baie d'Hudson, depuis là, l'est de cette immense Baie jusqu'au Détroit d'Hudson.

Ce pays immense se compose de deux parties distinctes :

1. Le littoral du St-Laurent, de Portneuf au Labrador. On y trouve un grand nombre de stations de pêche dont une seule est assez considérable pour être paroisse : c'est la Pointe-aux-Esquimaux, future résidence du Préfet Apostolique. Rien de plus triste que la position de ces petits postes isolés, où ne réside pas un Missionnaire. On y est abandonné à soi-même pendant l'hiver. Pas de relations de famille ni d'amis, deux malles dans les six mois de l'hiver, pas d'instruction religieuse suivie, pas d'écoles, généralement. Oh ! plaignons-les de tout notre cœur !

2. Les immenses solitudes du nord, de ce *grand nord* où se trouvent quelques postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, des peuplades sauvages, errantes, à la recherche du poisson et des animaux à fourrure, et les Esquimaux infi-

dèles. Chaque année de dévoués Pères Oblats se rendent aux points où se fait le trafic avec les sauvages, et s'efforcent de leur inculquer les enseignements du Christianisme.

La nouvelle Préfecture est établie dans des circonstances non moins critiques.

Car, si on en excepte Nataskouan, où la morue a bien donné, cet immense territoire est maintenant plongé dans une misère affreuse. Le printemps a été si tardif que la pêche du loup-marin a été nulle : et c'est celle qui rapporte le plus d'argent. La pêche de la morue a été bien peu productive dans la plupart des endroits. Faute de patate de semence, ce pain du pauvre va manquer presque complètement. La seule ressource, c'est la pêche du hareng, qui peut encore assurer les provisions d'hiver si elle rapporte bien. Par malheur, elle promet très peu. Espérons pourtant, et prions que Dieu ne frappe pas un coup aussi fatal.

La chasse rapportait beaucoup autrefois. Mais, il y a deux ans, de grands feux ravagèrent l'intérieur à une centaine de lieues, et firent périr ou éloignèrent tous les animaux à fourrure.

Aussi, les ressources accoutumées manquant, on pouvait, dès cet été, voir des familles dans une nudité complète, et ayant à peine un peu de pain. Les gardiens des phares avaient tout dépensé pour venir en aide à ces malheureux. On en cite un qui, à l'arrivée du Napoléon III, en juin, avait distribué toutes ses provisions, puis avait acheté pour \$160 de son propre argent : il ne lui restait plus que trois pains.

A la Pointe-aux-Esquimaux, en particulier, la position est précaire. L'automne dernier arrivèrent des Îles de la Madeleine treize familles dénuées de tout. On épuisa toutes les réserves pour les hiverner. Trois sont reparties ce printemps. Ni loup-marin, ni morue, ni patates semées. La seule espérance est dans la pêche d'automne.

Pour organiser sa province ecclésiastique, le Préfet Apostolique a l'aide de quatre prêtres séculiers et de quatre Pères Oblats. Avec leur concours, il devra civiliser les sauvages, les évangéliser ainsi que les colons, et porter les lumières de l'Évangile jusque dans les régions glaciales.

Entreprise gigantesque, qui réclame des hommes intré-

pides, prêts à affronter toute sorte de dangers du côté des hommes, et des éléments, et de la mer. Leur dévouement est cet *æs triplex circa pectus* tant vanté des anciens.

L'ouragan se déchaîne avec furie, la neige tourbillonne, le givre, le froid semble vouloir détruire toute vie : et les anges de Dieu accompagnent le missionnaire du nord courant porter des consolations aux âmes ennuyées de vivre ou se préparant à mourir, allant faire couler dans les plus petits postes le sang du Christ, dévouant, pour l'amour du Sauveur, ses membres à la fatigue et au froid, souffrant de faim et de soif, et priant pour que le cœur lui reste fort au milieu des défaillances de la nature. O l'admirable spectacle !

Pendant qu'alors nous serons doucement bercés dans nos rêveries au doux coin du feu après un bon souper, défendu par des contre-portes et des doubles fenêtres contre les morsures de ce même froid qui transperce les chairs du pauvre missionnaire, oh ! du moins ne lui refusons pas nos sympathies et nos prières. Que nos sympathies lui réchauffent le cœur, que nos prières soutiennent ses forces !

...La saison d'été a aussi ses dangers et ses épreuves terribles. Cette côte nord est redoutée des marins, et à bon droit. Presque nulle part peut-on y trouver abri. Ce ne sont que bas-fonds, pointes, lames, bancs de sable, roches isolées. Et quand les flots soulevés par le vent d'est viennent s'y briser, malheur aux vaisseaux que les courants y entraînent.

Voyez cependant cette embarcation poussée par des bras vigoureux. Elle semble ignorer le danger et le braver impunément. Qui donc la dirige ? un missionnaire, les yeux fixés sur le Ciel qu'il invoque, la main sur son cœur pour en apaiser les battements que la nature y précipite. Il est appelé par des âmes en peine, des âmes en danger. Et lui oublie ses peines et se rit du danger. Qu'une vague plus menaçante s'avance pour l'engloutir, sa main consacrée envoie de loin un signe de croix, et la vague, comme frappée au cœur, se courbe, se fait humble, et vient s'étendre sous les pieds du missionnaire, du Sauveur, du Christ. Car c'est bien le Christ-Sauveur qui est dans la personne de son ministre, comme toujours : *Christus imperat ventis et mari.*

Alors encore le missionnaire a besoin de sympathies et de prières. Il se sentira plus fort si son âme est reliée aux nôtres par ce fil invisible. Et au jour du jugement, le Christ nous dira : J'ai fait de longues et pénibles marches sur les côtes du Nord, et vous m'avez alors glorifié : j'ai passé à travers de dangereuses tempêtes, et vous m'avez alors réconforté.

Et si nous le pouvons, faisons plus encore, ouvrons nos mains bienfaisantes, ouvrons-les bien grandes vers ces chers missionnaires, se sacrifiant héroïquement à l'œuvre de Dieu. Ils sont notre chair et notre sang : travaillons en eux, souffrons en eux, épuisons-nous en eux.

...D'autres épreuves attendent le missionnaire rentré sous son humble toit. Après que le corps a bien fatigué et goûté quelque repos, l'esprit demande du travail : les livres descendent de leurs rayons. Voyez ces auteurs se presser autour du missionnaire, et lui offrir les trésors de leur science et de leur dévotion. Mais *væ soli!* ils approchent aussitôt, ces ennemis du missionnaire, ils l'assiègent, ils passent sur son esprit et sur son cœur comme une sombre tempête qui enveloppe le monde d'obscurité : *hæc est hora et potestas tenebrarum*. Comptez-les : l'ennui de la famille, d'une mère, d'un père, de frères et sœurs, d'amis intimes, de supérieurs chéris—l'isolement à des centaines de milles—le découragement—les craintes pour sa subsistance matérielle—une inquiétude mortelle pour beaucoup d'âmes dont il est responsable, et que sa pensée seule peut atteindre.—C'est la scène du jardin des Olives qui se renouvelle, c'est le calice d'amertume que le Christ passe de ses lèvres à celles de ses coopérateurs. Oh ! alors surtout, enlaçons nos sympathies autour de ce cœur sacerdotal qui va défaillir—par l'élan de notre prière soulevons-le audessus de ses amertumes, et élevons-le jusque dans cette région sereine où Jésus lui sourira et essuiera ses larmes.

Et le pauvre missionnaire fortifié et réjoui parce qu'il aura senti une vertu entrer en lui, collera de nouveau son âme à des pages qui autrefois, dans le séminaire, la faisait palpiter de bonheur. Il puisera à ces sources de science sacrée, que les docteurs et les moralistes ont préparées pour lui. Il y

plongera son âme tout entière, afin d'en inonder l'âme de ses chères brebis.

Oui, si nous le pouvons, entourons le pauvre missionnaire de pieux et doctes livres. Ils seront sa compagnie, ses amis, ses anges gardiens, *ecce angeli accenserunt, et ministrabant ei*. Ils illumineront son esprit, échaufferont son cœur, protégeront son âme.

A toutes ces souffrances et toutes ces épreuves communes aux missionnaires, le Préfet Apostolique joindra un autre fardeau ; à lui aussi la plus lourde croix. Il faut que son cœur ait assez de courage et de dévouement, assez d'amour de Dieu et des âmes pour en déverser dans tous ses collaborateurs et les en remplir. Avec eux il souffrira, avec eux il se consumera. Pour eux il priera nuit et jour, car à toute heure la défaillance est possible. De temps à autre il lui faudra aussi entreprendre ces effrayants voyages de plusieurs centaines de lieues à la recherche des peuplades sauvages si dégradées et si dignes de pitié, passant à travers mille sectes qui, riches des biens de ce monde, ridiculiseront sa pauvreté et ses labeurs.

Ah ! à lui surtout, nos sympathies les plus vives, pour lui surtout nos prières les plus ferventes.

Et lorsqu'au quinze octobre, le vaisseau envoyé par la bienfaisance du gouvernement aura déposé à leurs postes respectifs le Préfet Apostolique et ses vaillants coopérateurs, quand leurs regards se tourneront anxieux vers le côté sud, nos cœurs leur cricront alors : Courage, frères bien-aimés, courage : vous n'êtes pas délaissés. Bien des cœurs battent à l'unisson des vôtres, bien des prières montent vers le Ciel pour vous. Courage à l'œuvre de Dieu !

Quand ils nous reviendront, leurs cheveux auront blanchi, leur taille se sera courbée, leur démarche sera alourdie. Mais les anges baiseront la trace de leurs pas, et au Ciel leur sera préparée la couronne du missionnaire-martyr. Car tout missionnaire sacrifie sa vie pour l'amour du Christ, et c'est là ce qui fait le martyr. Les anges cueillent les gouttes de sang du martyr pour les changer en diamants sur la couronne céleste : et ils cueillent aussi toutes les sueurs du missionnaire pour en composer un diadème d'une éternelle beauté.

Pour Préfet Apostolique, le choix de Léon XIII s'est arrêté sur le Révd F. Xavier Bossé, un ancien missionnaire. Né à Ste-Anne de Lapocatière, le 7 septembre 1838, il fit toutes ses études au Collège de cette paroisse. Il fait partie de cette phalange de prêtres infatigables que cette maison envoie aux postes pénibles de la Province. Placé par Mgr Baillargeon dans la Baie des Chaleurs, en 1864, il y fut le premier curé de Cascapédiac, dont il construisit en partie l'église. En même temps, il organisait, au milieu d'incroyables difficultés, la mission de St-Charles de Caplan, qui est aujourd'hui une paroisse de grand avenir. En 1867, il fut transféré à la Rivière-au-Renard, avec la desserte additionnelle de cinq missions couvrant plus de vingt lieues de côtes, et ayant à pourvoir aux besoins spirituels de plus de 1100 communiants. En ces temps-là, il n'y avait ni chemin maritime, ni télégraphe. Dieu seul sait ce qu'il eût à souffrir dans ces voyages presque continuels, souvent à pied, dans toute saison de l'année. Sa desserte est divisée aujourd'hui entre quatre prêtres. En 1873, il fut nommé curé de Percé, chef-lieu du comté de Gaspé, poste aussi difficile qu'important. Il vient à peine de le quitter pour une paroisse plus paisible que l'ère des missions se rouvre de nouveau pour lui. Puisse Dieu l'y fortifier, et lui accorder de voir ses efforts et ceux de ses collaborateurs y produire les plus heureux fruits. Sa nomination a été accueillie partout avec sympathie ; et c'est avec ce cortège de vœux et de prières qu'il se dirigera bientôt vers la côte Nord, théâtre de ses futurs travaux.

* * *

MANDEMENT

ANNONÇANT L'ÉRECTION DE LA PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU
GOLFE ST-LAURENT.

JEAN LANGEVIN

*par la grâce de Dieu et du Saint-Siège, Evêque de Saint
Germain de Rimouski.*

*Au Clergé et aux Fidèles de la nouvelle Préfecture Apostolique
du golfe Saint-Laurent,*

SALUT ET BÉNÉDICTION EN NOTRE-SEIGNEUR.

Nous venons de recevoir, Nos Chers Frères, par l'intermédiaire de notre vénéré Métropolitain, un Décret pontifical, daté du 15 juin dernier, qui érige en Préfecture Apostolique, non seulement tout le territoire sur la Côte Nord du fleuve et du golfe St Laurent compris jusqu'à présent dans le diocèse de St Germain de Rimouski, depuis la Rivière Portneuf jusqu'au Blanc-Sablon, mais encore le vaste pays qui s'étend de la *hauteur des terres* au nord du dit territoire jusqu'au détroit d'Hudson. Nous avons reçu en même temps le Rescrit qui nomme premier Préfet Apostolique du golfe St Laurent le Très Révérend Monsieur FRANÇOIS-XAVIER Bossé, curé de St Patrice de Dougiastown.

Depuis longtemps, N. C. F., sentant Notre impuissance à vous desservir convenablement, tant à cause de l'éloignement des lieux que par rapport aux difficultés de communication en toute saison, principalement de l'automne au printemps, Nous soupirions après le moment où vous pourriez avoir, résidant au milieu de vous, un premier Pasteur qui exercerait sur les différents postes disséminés sur ces deux cents lieues de côte, une vigilance constante, et auquel vous pourriez conséquemment recourir plus facilement pour tous vos besoins spirituels. Le Saint-Père vient enfin de combler Nos vœux, en Nous déchargeant d'un fardeau trop lourd pour Nos épaules, et en confiant le soin de vos âmes à un prêtre zélé, plein de santé et de dévouement, aguerri à toutes les fatigues de missions pénibles.

C'est donc aujourd'hui la dernière fois que Nous Nous adressons à vous comme votre Evêque: désormais vous serez confiés à la sollicitude pastorale de votre Préfet Apostolique. En prenant ainsi congé de vous, excellents Missionnaires, soit séculiers, soit réguliers, laissez-Nous vous dire combien, pendant les dernières quinze années, Nous avons admiré le courage et l'abnégation avec lesquels vous avez rempli votre laborieux et souvent dangereux ministère sur ces rives isolées de notre grand fleuve. Nous prions humblement le Maître de la vigne de vous récompenser de vos courses apostoliques et de toutes les privations auxquelles vous avez été exposés.

Quant à vous, Fidèles de toute origine et de toute langue, qui habitez ou qui visitez ces plages lointaines, Nous implorons du Seigneur pour vos familles et vous-mêmes les grâces les plus abondantes, dans l'ordre temporel et surtout au spirituel. Nous continuerons à faire mémoire de chacun de vous dans nos faibles prières et au Saint Autel.

C'est à partir du huit septembre prochain, fête de la Nativité de la Sainte-Vierge, que Nous cesserons d'exercer à votre égard la charge pastorale et que vous passerez sous la juridiction de votre digne Préfet Apostolique. Vous lui témoignerez sans cesse le respect, la docilité et l'affection dont vous Nous avez donné tant de marques, et vous réjouirez son cœur par votre fidélité à suivre ses avis et à marcher dans la voie qu'il vous indiquera.

Nous vous bénissons pour une dernière fois au Nom du Père, et du Fils et du St Esprit. Ainsi-soit-il.

Sera le présent Mandement lu dans toutes les églises et chapelles de la nouvelle Préfecture Apostolique à la première mission qui s'y donnera après sa réception.

Donné à St Germain de Rimouski, en notre demeure épiscopale, sous notre seing et sceau, et le contre seing de notre secrétaire, ce vingt-huitième jour d'août, mil huit cent quatre-vingt-deux.

† JEAN, EV. DE ST. G. DE RIMOUSKI

Par Monseigneur,

C. A. CHARBONNEAU, Chan.,
Secrétaire.

FRANÇOIS-XAVIER BOSSÉ,

par la grâce de Dieu et du Saint-Siège, Préfet Apostolique
du Golfe St-Laurent,

A nos chers coopérateurs appartenant au Clergé séculier et régulier, ainsi qu'aux fidèles de cette Préfecture Apostolique,

Salut et vœux en Notre-Seigneur.

De Rome, centre de la catholicité, le Chef Suprême de l'Eglise veille sur le monde. Dès que l'intérêt des âmes l'exige, il fait entendre sa voix infallible ou prodigue les témoignages irrécusables de sa paternelle sollicitude.

Vous-mêmes, Frères bien-aimés, isolés du reste du monde et comme perdus sur ces plages lointaines, vous occupez une place dans l'esprit et le cœur de ce premier Pasteur. Son oreille est penchée sur la Catholicité : et l'écho de vos soupirs est arrivé jusqu'à Lui.

Le vingt-neuf Mai de la présente année sera une date à jamais mémorable dans les annales de notre vie. C'est en ce jour que sur l'avis de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le Saint-Père a érigé en Préfecture Apostolique, à l'entrée de notre cher Canada, les lieux mêmes que vous habitez. Cette Préfecture s'étend de la rivière Portneuf au Blanc-Sablon, de l'extrémité nord du Labrador à la Rivière de la Grande Baleine dans la Baie d'Hudson, et renferme tout l'intérieur compris entre ces limites. Une population de pêcheurs venus des Iles de la Madeleine et des paroisses de la Rive Sud du St-Laurent habitent cet immense territoire. Leur foi est connue au loin et leur dévouement et leur respect pour les ministres de Dieu leur font grandement honneur. Vers le Nord, on trouve des peuplades sauvages, et les Esquimaux en presque totalité infidèles. La ressource unique est la pêche, ressource bien précaire et insuffisante, surtout en face de l'accroissement rapide de la population.

Toute la partie habitée, de Port-Neuf au Blanc-Sablon,

appartenait, il est vrai, au Diocèse de Rimouski, mais l'éloignement, le manque de communications pendant la majeure partie de l'année, l'empêchaient de pouvoir profiter complètement des talents administratifs de son digne Evêque. Vous déploriez ce triste état de choses, et bien des fois vous avez envié le bonheur de vos co diocésains de la Rive Sud, heureux de jouir de la présence fréquente et des bénédictions directes de votre Pontife. Les missionnaires, de leur côté, isolés au milieu de mille soucis et embarras, ne pouvaient guère recevoir à temps les salutaires décisions réglant définitivement les cas qu'ils avaient à résoudre. Le cœur de votre illustre Evêque, Mgr de St Germain de Rimouski, gémissait de ne pouvoir faire plus pour vous : il eut bien voulu êtreindre sur son cœur et réjouir de sa présence ses enfants de la Côte Nord, mais des obstacles insurmontables l'en empêchaient. Sur ses instances pressantes et réitérées, secondées par les autres Evêques de la Province de Québec, une nouvelle organisation ecclésiastique fut demandée à la S. Congrégation de la Propagande, qui transmit avec approbation cette demande au Saint-Père. Et c'est le vingt-neuf Mai dernier que Sa Sainteté a daigné ériger la Préfecture Apostolique du Golfe St-Laurent. *Habetitis autem hunc diem in monumentum.* (Exode, XII, 14.)

Voilà les causes, qui ont amené votre séparation du Diocèse de Rimouski.

Sans doute, frères bien-aimés, votre cœur se serre à cette séparation. Erigé en 1867, le jeune Diocèse de S. G. de Rimouski a été régi par une main si habile qu'il possède une organisation complète. Il renferme déjà des établissements d'éducation et de charité amplement suffisants pour ses besoins, un chapitre éminent, une vénérable hiérarchie de Vicaires Forains et d'Archiprêtres. Il nous en coûte de briser tous les liens qui nous rattachent à cet éminent Prélat, à ses œuvres, à ces saintes maisons où vos fils et vos filles recevaient une éducation solide et pieuse. Il faut, hélas, briser tous ces liens, et être réduits à nos propres ressources, sous un nouveau Supérieur bien inexpérimenté, bien indigne de sa haute position !

Mais Dieu a parlé par la bouche de son Vicaire sur la terre

Notre devoir est d'incliner nos têtes et nos cœurs en disant avec soumission entière : *Que votre volonté soit faite !*

Oui, chers frères en Jésus-Christ, nous venons à vous comme l'envoyé de Léon XIII, cet habile pilote qui conduit avec tant de gloire la barque de Pierre. C'est en son nom que nous vous parlerons, que nous vous commanderons. C'est lui-même que vous vénérerez en notre indigne personne. Et, nous en sommes certain, nous aurons le bonheur de lui dire combien votre respect est profond, votre obéissance prompte et entière.

Mais en voyant rompre par le Saint-Père des liens chers et sacrés, il est un devoir de reconnaissance qui s'impose à nous, et que nous devons remplir en ce moment solennel. Rendons mille et mille actions de grâces aux Archevêques de Québec qui ont dirigé cette Côte Nord jusqu'en 1867 ; à l'éminent prélat qui depuis quinze ans préside si glorieusement aux destinées du diocèse de Rimouski, et se consume sans réserve dans les labeurs d'un pénible apostolat. Témoignons notre vive reconnaissance à tant de saints et dévoués Missionnaires, venus de Québec et de Rimouski pour apporter ici le salut, et se dépenser pour vos âmes. Plusieurs d'entre eux jouissent déjà de leur récompense dans un monde meilleur : les autres continuent à enrichir ici-bas leur couronne. Pour les remplacer, nous voyons à nos côtés ces Oblats de Marie Immaculée, nos Pères de l'Eglise de la Côte Nord, Missionnaires dévoués et infatigables dont nous sommes à peine dignes de baiser les traces ! Quelques prêtres séculiers, ardents de zèle et dévoués de cœur, sont aussi venus pour l'amour de Dieu et des âmes, associer volontiers leurs efforts et leurs travaux aux nôtres. Ils seront vos anges d'ici-bas, et nous vous dirons à leur égard : *Ecce ego mittam angelum meum qui præcedat te, et custodiat in via, et introducat in locum quem paravi.* (Exod. xxiii, 20.) Voilà les anges que Dieu lui-même envoie devant vous pour vous conduire, vous garder dans le chemin de cette vie, et vous introduire dans le lieu du bonheur éternel qu'il vous a préparé. Que Dieu les récompense au centuple de leur dévouement !

Et maintenant, qu'espérez-vous de nous, et qu'avons nous droit d'attendre de vous, frères bien aimés en Jésus-Christ.

Saint Paul disait aux fidèles de Corinthe qu'il avait convertis : *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris* ; (2. Cor. XII, 15.) de grand cœur je sacrifierai tout, je me dépenserai moi-même entièrement pour vos âmes. Ah, oui, ces paroles sont gravées profondément dans notre cœur, et nous les prenons pour règle de conduite dans l'exercice de cette charge qui nous est imposée, et que nous n'avons ni désirée ni recherchée, Dieu nous en est témoin ! Ici donc, nous vivrons pour vous, nous travaierons pour vous, nous nous userons pour vous, et, s'il le faut, nous mourrons pour vous !

Certes, le travail ne nous fera pas défaut : car il y a beaucoup à faire dans cette nouvelle Préfecture Apostolique. Des infidèles à évangéliser, des frères séparés à convertir, de pauvres missions qui n'ont pas même de chapelle à pourvoir de tout, des écoles à créer, la Société de Tempérance à établir, des bibliothèques paroissiales à fonder, enfin des missionnaires à former. Tout cela coûtera beaucoup. Et cependant nos ressources sont bien restreintes. Heureux si nous n'avions que les œuvres à fonder : hélas, il faut pourvoir même à nos moyens d'existence !

Les infatigables Oblats seront notre avant-garde chez les sauvages du Grand-Nord. Les ardeurs de leur zèle iront là-bas embraser les âmes de l'amour de Dieu et faire fleurir la vertu au milieu de ces peuplades sauvages. Heureux si nous pouvons voir augmenter le nombre de ces ouvriers évangéliques.

Parmi nous, il y a des frères séparés de croyance. Prêchons leur la vérité de notre Religion, par la sainteté de notre vie, et nous les gagnerons ainsi à Dieu. Craignons qu'au jugement, Dieu ne nous montre notre vie imparfaite, vicieuse, scandaleuse peut-être, comme l'obstacle qui a détourné ces frères en Dieu d'entrer dans notre sainte Eglise. Soyons donc assez saints pour nous dire, chaque jour, sans rougir, enfants de la Sainte Eglise Catholique.

Les Communautés Religieuses de Québec et de Montréal, ainsi que l'œuvre des Tabernacles de Ste Marie de la Beauce ont promis de nous venir en aide, de nous fournir des ornements pour nos chapelles, qui rappellent si bien l'étable de

Bethléem. Pendant cet hiver, Dieu inspirera à de pieuses âmes de travailler pour nos tabernacles. Ah ! de grâce que le supplice de la nudité ne soit plus infligé à Jésus !

Nous nous occuperons tout spécialement de faire ouvrir des écoles partout où cela sera possible. Il vous faut l'instruction, pour votre avantage et votre consolation.

Nous voulons aussi voir la belle société de Tempérance florissante parmi vous tous. Hélas, faut-il donc constater tant de besoins urgents et voir en même temps le démon de l'ivrognerie engloutir une partie de votre faible gain ! Pour se procurer un instant de plaisir brutal et désordonné, n'est-il pas honteux et atroce de condamner une pauvre femme, de chers petits enfants à la faim, à la nudité, à l'ignorance, aux souffrances de toutes sortes ? Aidez-nous donc, chers frères, aidez-nous tous à combattre ce vice funeste qui est une malédiction pour les familles et pour les Missions.

Dans plusieurs postes isolés, on gémit de voir le missionnaire n'apparaître que rarement. Quelques bons livres le remplaceront et feront porter des fruits à sa parole. Beaucoup de livres utiles et agréables nous ont été donnés, et nous serons heureux de vous distribuer ces trésors.

Quant aux missionnaires, nous serons aussi désireux de vous en accorder que vous d'en recevoir, partout où les moyens de subsistance le permettront.

Là où la culture est possible, nous l'encouragerons de toutes nos forces.

Nous avons déjà, secondé par notre digne Vice-Préfet, commencé à préparer sous notre toit et sous nos yeux, de futurs élèves du sanctuaire. Priez pour ces jeunes Samuëls.

Enfin nous collecterons et économiserons de tous côtés, afin de pouvoir ouvrir, en peu d'années, à notre résidence, un Couvent et un Hospice tenus par les Sœurs de la Charité, ces anges de dévouement, qui donneront une éducation chrétienne à nos enfants et adouciront les douleurs de nos pauvres affligés et de nos malades.

Voilà nos obligations : elles sont tout à votre avantage. Que Dieu nous accorde de les bien remplir !

Mais vous aussi, bien-aimés frères en Jésus-Christ, vous avez à remplir envers nous des devoirs importants et indispensables.

D'abord priez pour nous et pour vos autres pasteurs, afin que nous accomplissions l'œuvre de Dieu suivant les désirs de son Cœur Divin. Priez pour que les projets que nous formons se réalisent heureusement et promptement, si toutefois ils sont agréables aux yeux du Seigneur. La bonne prière a une force irrésistible, quand elle est persévérante.

Puis entourez tous vos pasteurs du plus grand respect. C'est d'eux que Jésus-Christ a dit : *Qui vous meprise me méprise*. S'il arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise ! qu'une tache existât dans la personne d'un pasteur, son caractère est sacré et exige le respect toujours même des Anges, qu'il dépasse en dignité. Votre pasteur, frères bien-aimés, c'est lui qui vous a fait chrétiens, qui vous a tant de fois réconciliés avec Dieu, qui a nourri votre âme du pain des Anges et votre esprit de la saine doctrine, qui prie sans cesse pour vous, qui pleure sur vos égarements, qui arrête les châtimens de Dieu irrité contre vous, qui demain peut-être sera appelé à préparer votre âme au terrible passage de l'éternité ! Et il fait tout cela aussi pour vos enfants, pour vos proches, pour vos amis. Ah ! qu'il est donc ingrat et coupable celui qui ne respecte pas de tout son cœur son pasteur et père spirituel !

A la prière et au respect pour vos pasteurs, vous joindrez l'obéissance : suivez leur direction, allez même au-devant de leurs demandes. Soyez aussi empressés à leur rendre service, à les transporter gratuitement dans les courses apostoliques qu'ils entreprennent pour le bien de vos âmes. Faites cela, et Dieu, que vous aurez écouté dans son ministre, vous bénira et vous comblera de bienfaits en retour. Soyez donc, par votre soumission, la couronne de vos pasteurs, mais non pas une couronne d'épines, en attendant que vous soyez leur couronne de récompense dans le Ciel.

Mais, frères bien-aimés, si le pasteur est tout à vous et pour vous, vous devez pourvoir à sa subsistance dans la mesure de vos moyens en lui payant fidèlement la contribution déterminée par le supérieur ecclésiastique. Pour ceux qui ont un domicile annuel dans les limites de la Préfecture Apostolique, cette contribution est fixée à une piastre par communiant, due à Pâques chaque année. Vous pourrez cependant

suivre la coutume établie de faire ce paiement vers le milieu de l'été. Bien peu de personnes sont vraiment assez pauvres pour ne pouvoir acquitter cette modique contribution. Ceux qui prétextent impossibilité de le faire se permettent des dépenses superflues, quelquefois inexcusables ; ils donneront des repas à leurs amis, feront des noces à leurs enfants ou leur laisseront contracter l'habitude coûteuse du tabac, de la boisson peut-être ; mais s'il s'agit du devoir sacré de payer fidèlement la dîme au pauvre missionnaire, on se dira incapable de la payer ! comment vivra-t-il donc ? Les ressources du Préfet Apostolique sont si minimes, ses dépenses si grandes, que vous n'avez aucun droit d'attendre qu'il nourrisse vos missionnaires, si ce n'est dans quelques cas vraiment exceptionnels. A ce propos, nous avons été vivement touché de voir offrir gratuitement la nourriture d'un missionnaire par un homme généreux de l'Ile d'Anticosti, et par un autre gardien de phare vers le Blanc-Sablon. Comme ces bonnes dispositions font plaisir au Cœur de Dieu et au nôtre ! Aussitôt que possible, nous acquiescerons à la demande de ces bons chrétiens en leur donnant un prêtre au milieu d'eux.

Mes collaborateurs bien-aimés ont montré trop de générosité en venant, à ma demande, travailler sur cette Côte à l'œuvre de Dieu, pour que je les y laisse en proie à la misère. Chaque année, ils me transmettront la liste de tous leurs fidèles ayant ou n'ayant pas payé leur dîme, avec des explications sur les moyens de ceux qui n'auront pas accompli ce devoir de justice et de charité. En même temps, ils me communiqueront l'état de leurs dépenses. A moi de juger alors ce qu'il y aura à faire.

Mais si les fidèles résidants doivent soutenir le prêtre, ceux qui ne passent que la saison de la pêche dans la Préfecture ne doivent-ils pas y contribuer pour leur part ? serait-ce trop demander à chacun de payer au moins une demi-piastre au prêtre, ne fût-ce que par reconnaissance envers celui qui leur prodigue la consolation lorsque Dieu leur envoie quelque épreuve ? Et quand le missionnaire les visite en été, ne reçoivent ils pas les secours spirituels tout comme ceux qui sont tout-à-fait domiciliés ? Honte à ces catholiques

indignes de ce noble nom, si avares quand il faut donner une couple de chelins à un missionnaire qui demain peut-être sera appelé à risquer sa vie pour les absoudre sur le lit de mort ! Espérez-vous que Dieu bénira votre travail si vous traitez ainsi ses ministres ? Non, frères bien-aimés, il n'en sera pas ainsi. Vous tiendrez à honneur de faire à votre missionnaire une offrande digne de vous.

Outre ces contributions de justice, montrez, dans la mesure de vos moyens, votre générosité envers le Préfet Apostolique. Quoique sans ressources régulières et fixes, cependant des charges écrasantes pèsent sur lui. L'organisation d'une Préfecture aussi étendue, tant de voyages et de communications de toute sorte, l'urgence de préparer de nouveaux ouvriers évangéliques, mille autres besoins qui se déclarent journellement ou peuvent inopinément surgir, nous obligent à compter sur votre inépuisable charité. Imiter ce que des étrangers ont fait pour nous ; des sympathies *réelles* nous ont été prodiguées à notre départ pour vos rivages, des sommes ont été généreusement souscrites par Nosseigneurs les Evêques de la Province de Québec et par plusieurs âmes généreuses, tant à Québec qu'à Montréal et ailleurs—les fidèles des Eglises St-Roch et St-Patrice à Québec ont libéralement répondu à notre appel. Mais, comme les Apôtres disaient des quelques pains exhibés pour nourrir la multitude de personnes qui avaient suivi Jésus, ainsi pouvons-nous dire : *haec quid sunt inter tantos !*

Cependant nous ne vous tendrons pas la main : nous sommes trop navré à la vue de votre misère. Seulement nous avons décidé qu'à l'avenir la rétribution des messes basses serait de cinquante centins. Une partie de l'augmentation sera pour les dépenses de la Préfecture, et une autre partie pour les fonds du Séminaire, c'est-à-dire pour les élèves que nous préparons pour le Séminaire ou que nous devons y maintenir.

Si Dieu vous bénit dans votre pêche et vos travaux, nous ferons, à notre passage parmi vous, une collecte pour ces deux œuvres qui sont d'une importance vitale. Ce que vous pourrez alors donner, donnez-le de bon cœur ; *Hilarem datorem diligit Deus*. C'est pour l'amour du bon Dieu que vous donnez, et le profit vous en reviendra tout entier.

Enfin n'oublions pas dans nos supplications le chef-auguste et vénéré de l'Eglise qui gémit sous le joug de fer que l'impunité lui a imposé : de nouveau, Pierre est en prison, et il faut que l'Eglise prie sans cesse pour lui. Prions de tout cœur pour la consolation de son âme, pour la prolongation de ses jours, et demandons à Dieu qu'il mette fin à sa pénible captivité.

A ces causes, ayant invoqué humblement les lumières du ciel, nous avons réglé et ordonné, réglons et ordonnons ce qui suit :

1^o Nous publions et promulguons par les présentes, pour que personne ne l'ignore, le Décret d'érection de la Préfecture Apostolique du Golfe St-Laurent, en date du 15 juin dernier, que Sa Grandeur Mgr l'Evêque de St-Germain de Rimouski vous a déjà fait connaître ;

2^o Nous déclarons que les Ordonnances Synodales et Episcopales, et les règles de discipline en vigueur dans l'Archidiocèse de Québec jusqu'en mai 1867, et dans le Diocèse de Rimouski depuis cette époque, sont en pleine vigueur dans notre Préfecture Apostolique du Golfe St-Laurent : nous voulons qu'elles y soient observées simplement jusqu'à modification ou révocation de notre part ou de celle de nos successeurs ;

3^o Pour témoigner notre reconnaissance à nos nombreux bienfaiteurs, chaque prêtre dira à la Sainte Messe, suivant les Rubriques, l'oraison *Pro devotis amicis*, et cela depuis la réception des présentes jusqu'au premier Janvier prochain.

4^o A l'issue de chaque Messe, basse ou chantée, on continuera à dire trois *Ave Maria* et trois *Parce Domine* pour le Pape et l'Eglise. La quête du Denier de St Pierre se fera aussi partout vers la St-Pierre, chaque année.

5^o Nous exhortons instamment les Fidèles de cette Préfecture à avoir la plus grande dévotion envers St Joseph et Ste Anne. Leur intercession nous a déjà aplani bien des difficultés, renversé bien des obstacles, procuré bien des secours. Célébrons leurs fêtes avec la plus grande solennité, redoublons alors nos supplications et accompagnons-les de ferventes communions.

Sera notre présente Lettre lue au prône de toutes les

paroisses et missions contenues dans notre Préfecture, le premier dimanche ou jour d'office où cela sera possible après sa réception.

Donné à Saint-Pierre de la Pointe-aux-Esquimanx, sous notre seing et sceau, et le contre-seing de notre secrétaire, ce vingt troisième jour d'octobre, en l'année de Notre-Seigneur mil huit cent quatre vingt deux.

L † S

F.-X Bossé,

Préfet Apostolique du Golfe St-Laurent.

Jos. DECHAMPLAIN, prêtre

Vice-Préf., Secr.

MISSION DE L'AFRIQUE CENTRALE.

LETTRE DU RÉVÉ PÈRE BOUCHARD.

Plusieurs journaux français du Canada ont déjà publié quelques détails sur la Mission de l'Afrique Centrale, à laquelle j'appartiens, et pour laquelle mes supérieurs m'ont envoyé recruter des auxiliaires et recueillir des aumônes. Les populations si profondément catholiques de nos campagnes ont répondu généreusement à l'appel que j'ai fait dans un certain nombre de paroisses du diocèse de Québec. Ces premiers encouragements me donnent l'assurance d'un succès non moins consolant dans les autres endroits du diocèse et les autres parties du pays qui me restent à visiter. Au moment où j'écris ces lignes, je suis encore sous le coup de l'émotion profonde que j'ai éprouvée en parcourant les différentes paroisses du florissant comté de Beauce que je viens de visiter. Sans parler de l'accueil empressé que j'ai reçu de tous les vénérables curés de ces paroisses, et de leur franche et cordiale hospitalité, qui est du reste proverbiale parmi tout le clergé canadien, je puis à peine retenir mes larmes en songeant aux minifestations vraiment extraordinaires de foi, de générosité, et de zèle religieux dont j'ai été témoin de la part des populations riches ou pauvres, sans aucune exception. Les plus simples explications ont suffi pour faire comprendre la grandeur et la beauté de l'œuvre si difficile de nos Missions de la Nigritie, qui sont si éprouvées actuellement et donner lieu à des exemples de charité vraiment sublimes. J'ai vu plus d'une fois des personnes dont l'extérieur annonçait peu de fortune, profiter de l'obscurité du soir pour venir apporter l'argent nécessaire pour le rachat d'une ou de plusieurs esclaves, sans vouloir même se nommer, disant : Dieu le sait, cela suffit. D'autres personnes, ayant peu de moyens pécuniaires, mais riches de moyens ingénieux pour faire le bien, sont parvenues à obtenir des résultats vraiment merveilleux. Ainsi, par exemple, des

personnes ont réussi, à force de démarches, à ramasser l'argent nécessaire pour le rachat de quatre petits nègres, c'est-à-dire, soixante piastres : de pareils traits ne sont pas particuliers à quelques endroits, mais se sont rencontrés dans presque toutes les paroisses que je viens de visiter. Qu'il me soit permis d'offrir ici publiquement les témoignages de la plus vive et la plus profonde reconnaissance, pour tant de marques de charité et de zèle dont ma pauvre mission a été l'objet, tant de la part des excellents curés que de leurs admirables paroissiens. Je mets ma dette de gratitude entre les mains de Dieu, qui seul peut récompenser dignement de telles œuvres.

Ces touchantes consolations sont comme un rayon de soleil au milieu des profondes tristesses causées par les malheurs qui viennent de fondre sur la mission de la Nigritie. Comme toutes les œuvres de Dieu, et plus qu'aucune autre peut-être, celle-ci ne se fait que par les croix les plus lourdes.

Au moment où, après la mort si imprévue de son illustre fondateur, monseigneur Comboni, et d'un si grand nombre de ses missionnaires, les espérances commençaient à renaître depuis la nomination de son digne successeur, monseigneur Sogaro, voilà que de nouveaux désastres viennent de fondre sur ce malheureux pays, et d'ajouter de plus grandes difficultés encore à sa conversion. On en jugera par la lettre suivante que je viens de recevoir de mon nouvel évêque :
Très-Cher Frère en Jésus-Christ.

A peine avais-je reçu le bref par lequel Sa Sainteté, le pape Léon XIII, m'a appelé à continuer l'œuvre de notre à jamais regretté Père, monseigneur Comboni, que j'ai tourné mes pensées vers mes frères missionnaires, au nombre desquels, cher Frère, j'ai le bonheur de vous compter, et que j'ai toujours aimé et apprécié, comme un vrai serviteur de Jésus-Christ. Mes occupations sans nombre et surtout les tristes nouvelles qui nous arrivent chaque jour de l'Afrique Centrale, ne m'ont pas permis jusqu'à présent de vous écrire pour vous embrasser affectueusement en Notre-Seigneur, et vous encourager à persévérer dans l'œuvre de charité à laquelle vous êtes livré.

Au moment où je vous écris, une lettre de notre procureur

du Caire, datée du 30 octobre, nous donne les plus grandes appréhensions pour nos stations naguère si florissante de El Obéid de Nouba, et peut-être, aussi Khartoum. Mon Dieu ! il ne suffisait donc pas du sacrifice de tant de missionnaires et de religieuses, enlevées par les terribles fièvres du Soudan, durant ces dernières années, faut-il que nous ayons à pleurer le massacre de tant d'autres, immolés par le glaive des rebelles ? Dites cependant aux glorieux et invincibles enfants du Canada que nous ne reculons pas et que nous sommes résolus d'aller relever le drapeau de la Religion et de la civilisation, un instant abattu et trempé dans le sang de nos martyrs dans ces sauvages contrées. Nous voulons, nous aussi, répéter le cri de notre bien-aimé Père, Mgr Comboni : Ou la rédemption de la Nigritie, ou la mort !

L'affection et l'attachement sincère que vous avez toujours eus pour la mission ne me permettent pas de douter de votre constance. Au lieu de vous laisser abattre en apprenant ces désastreuses nouvelles, vous redoublez de courage et d'amour pour la pauvre Nigritie. Nos embarras financiers, étant devenus plus grands que jamais, je ne puis songer à vous rappeler, au contraire, je vous prie de continuer l'humble, mais méritoire fonction de rendre témoignage en faveur de notre mission. Dans ce but, je vous nomme mon procureur spécial dans tous les pays que vous jugerez bon de parcourir. Redoublez donc, s'il est possible, d'activité, surtout puisque vous vous trouvez parmi les Canadiens, vos compatriotes qui sont aussi célèbres pour leur attachement à la Religion de leurs aïeux et au Souverain Pontife, que par leur noble et inépuisable charité. L'accueil sympathique que vous avez reçu, tant du peuple que du clergé, est une preuve évidente de l'excellent esprit de cette nation, qui sait apprécier le mérite de leur compatriote missionnaire qui a enduré les fatigues et bravé les périls dans les moments les plus critiques et qui a eu l'honneur d'assister mon prédécesseur, notre bien-aimé Père, Mgr Comboni, à ses derniers instants.

Pour moi, humblement prosterné aux pieds des très illustres évêques de votre pays, je les prie, par les entrailles de Jésus-Christ, de vouloir bien vous bénir et secourir vos

efforts ; bien assuré qu'avec la bénédiction des suprêmes pasteurs de l'église du Canada, nous nous rendrons dignes de la compassion et de la charité du clergé si édifiant et du peuple si religieux de ce pays.

Implorant pour vous la bénédiction céleste, je vous renouvelle l'expression de toute mon affection en Notre-Seigneur.

Vérone, collège des missions de la Nigritie, 12 novembre 1882.

† FRANÇOIS SOGARO,

Vicaire apostolique de l'Afrique Centrale.

Personne, j'en suis convaincu, ne lira cette admirable lettre, vrai cri de détresse arraché du cœur d'un apôtre, sans se sentir profondément ému, et porté plus que jamais en faveur de la grande œuvre de la régénération de la Nigritie. Mon saint évêque n'a pas craint de m'ouvrir son cœur tout entier, et de me faire connaître sans déguisement l'immense détresse de la mission, sachant bien que rien au monde ne saura me faire reculer devant la tâche qu'il a plu à Dieu de m'imposer.

Mes compatriotes qui liront ces lignes ont trop de foi pour ne pas me dire, eux aussi, comme mon évêque : continuez l'œuvre de Dieu. Moi, de mon côté, je m'adresse à eux et je leur dis, à l'exemple de mon évêque : par les entrailles de Jésus-Christ, je vous conjure d'imiter les beaux exemples de générosité et de zèle qui m'ont déjà été donnés dans ce pays, de me venir en aide, et de partager ainsi le mérite des missionnaires qui travaillent à l'évangélisation de la Nigritie.

Je suis bien convaincu que l'appel que je fais aujourd'hui sera entendu. Ce n'est pas en vain que mon évêque qui, comme on le voit par sa belle lettre, connaît si bien le peuple canadien, dont la foi et la générosité sont du reste connues du monde entier, ce n'est pas en vain, dis-je, qu'il aura tourné ses regards vers le Canada.

Le salut des millions d'âmes de l'Afrique Centrale sera venu ainsi, en partie, du Canada Catholique, qui, en acquérant de nouveaux titres à la protection divine, méritera de conserver intact ce qui fait la gloire la plus pure du peuple Canadien : sa foi, son attachement à la sainte Eglise.

A. BOUCHARD,

Missionnaire Apostolique de l'Afrique Centrale.

MISSIONS D'AFRIQUE

[Annales de Lyon.]

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR.

*Lettre du R. P. Baur, vice-préfet apostolique du Zanguebar, au
T. R. P. Emonet, vicaire général de la Congrégation des
Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.*

“Bagamoyo, 3 mai 1882.

“ Vous me demandez la relation du voyage que je viens de faire dans le but de visiter nos stations déjà fondées et de chercher des emplacements favorables pour en établir de nouvelles. Je m'empresse d'accéder à vos désirs et de vous transmettre les détails qui peuvent vous intéresser.

“ Mais, d'abord, une remarque est bonne à faire : au Zanguebar, on ne voyage pas comme partout. Nous n'avons ici ni les chemins de fer d'Amérique, ni les palanquins de l'Inde et de la Chine, ni les chevaux de l'Arabie, ni les chameaux du Sahara, ni les wagons du Cap avec leurs attelages de gros bœufs, ni même les pirogues sur lesquelles vous avez remonté les fleuves de la Guyaue. Avant tout, le missionnaire de ce pays doit avoir de bonnes jambes et s'estimer heureux de pouvoir, parfois, se procurer un humble bourriquet, ordinairement plus robuste et plus beau que ceux de France, mais trop souvent plus opiniâtre, et, comme tous les êtres qui se voient nécessaires, se faisant un malin plaisir de créer mille embarras à son cavalier et de lui jouer des tours auxquels un âne d'Europe n'aurait jamais osé arrêter sa pensée.

“ Tous les transports se font à dos d'hommes, et par quels chemins ! Nos meilleures routes sont des sentiers tortueux qui se déroulent à travers de hautes herbes et d'épaisses broussailles, d'ordinaire moins fréquentés par les hommes que par les bêtes fauves et où deux voyageurs ne peuvent marcher de front.

“ Encore si la monnaie passait dans ces pays ! Mais tous les échanges se font en nature, et, pour se procurer les choses les plus indispensables à la vie, on est obligé d'emporter avec soi des marchandises de toute espèce, de sorte que, pour peu que le voyage soit long, la caravane devient facilement nombreuse et les embarras se multiplient. Des étoffes, des verroteries, du fil de laiton, des couteaux, des pioches, des miroirs, etc : voilà la monnaie courante. On la charge, avec sa tente, son hamac et sa batterie de cuisine, sur le dos de *pagazis* ou porteurs : chaque homme prend ordinairement 70 livres.

“ Je partis donc de Bagamoyo le 16 janvier avec le P. Hacquard, qui, cinq jours seulement après notre retour, devait nous quitter pour le Ciel. Nous avions avec nous douze porteurs, gens éprouvés et connus, six de nos chrétiens et deux ânes. Les PP. Leroy et Fritsch nous accompagnèrent jusqu'à la première étape.

“ Nous nous dirigeâmes vers le Nord par le chemin de Windé, et, arrivés au Kingani, nous prîmes une grande pirogue qui nous attendait pour nous faire descendre le fleuve ; car nous devons le passer près de son embouchure, dans un endroit où la vase est ordinairement moins profonde. Mais ce ne fut qu'après deux heures de lutte contre le courant de la mer, qui entrait déjà dans le fleuve, que nous parvîmes à l'autre bord : il était midi. Une demi-heure après, nous étions en route avec notre petite caravane.

“ Une large lagune s'ouvre devant nous. Dans les basses marées et pendant la saison sèche, le sol est assez ferme, mais, à marée haute ou après une grande pluie, la marche est extrêmement pénible.

“ Au sortir de cette plaine marécageuse et sur une petite éminence, se trouvent quelques cases de noirs qui font du sel : au-delà, de hautes herbes, des broussailles et d'énormes baobabs. C'est ici que s'ouvre le chemin que nous devons suivre ; on monte insensiblement, et, après une heure et demie de marche, on aperçoit des manguiers, des cocotiers, et, plus loin, un bon nombre de cases éparses au milieu de plantations assez bien entretenues : c'est Karpaka.

“ Autrefois, ce village était assez considérable ; mais les

cultures étant sans cesse ravagées par des troupeaux d'antilopes, de girafes, d'hippopotames, et les hommes n'étant pas eux-mêmes en sûreté à cause de la grande quantité de bêtes fauves qui se trouvent dans ces parages, plusieurs habitants sont allés chercher ailleurs fortune et tranquillité. J'ai déjà passé là plusieurs fois, et cette crainte des noirs me paraît parfaitement justifiée : à peine le soleil est-il couché, qu'on entend les gémissements des hyènes, les cris des léopards, les hurlements des chiens sauvages et, de temps à autre, le rugissement du lion qui domine tout et qui inspire je ne sais quel effroi au chasseur le plus exercé et à l'âme la mieux trempée. Quand on a fait une journée de marche au soleil d'Afrique, on aurait besoin d'une av. symphonie pour porter au sommeil.

“ Néanmoins, nous passâmes cette nuit à la belle étoile, près de la case de Sungou-Sungou, chef du village et notre ami. Le lendemain il était quatre heures quand nous levâmes le camp et reçûmes les adieux et les souhaits de nos deux confrères, qui regrettaient beaucoup de ne pouvoir nous accompagner.

“ Par une pente douce, nous arrivons insensiblement sur une chaîne de collines, à 400 mètres à peu près au-dessus du niveau de la mer, et, à une heure de l'après-midi, nous étions au premier village de l'Oudoé, chez Simba-mbili. Simba-mbili (c'est-à-dire Deux-Lions) est un chef assez influent avec lequel j'avais déjà fait connaissance dans mes précédents voyages. C'est un bon vieillard qui a certainement dépassé la centaine. De ses deux femmes il a eu quarante enfants qui vivent encore presque tous, répandus dans l'Oudoé et chefs de différents villages : depuis longtemps déjà, ils ont eux-mêmes des enfants, lesquels seront bientôt pères à leur tour. Les trente à quarante cases de son village, à lui, ne renferment guère que des vieux et des vieilles : on dirait le sénat de l'Oudoé. Ce brave patriarche nous reçut très bien, nous logea chez lui, nous combla de politesses ; mais, comme il est pauvre cette année, il s'excusa de ne pouvoir nous offrir que deux poules et quelques épis de maïs. A mon tour, je lui frottai le dos avec de l'huile fortement pimentée pour chasser un rhumatisme dont il se plaignait et lui donnai un vieux tricot pour échauffer ses membres ; il en fut enchanté.

“ Les Européens, qui sont allés jusqu’aux Grands-Lacs et dont quelques-uns même ont traversé l’Afrique, n’ont pas encore visité l’Oudoé : nous avons été les premiers à parcourir ce pays et à entrer en relation avec ces pauvres gens, quelque peu anthropophages il est vrai, mais trop mal famés et bien dignes d’intérêt. Cette contrée était presque inconnue, je vais vous en parler un peu.

“ Les Wadoé sont de beaux hommes, forts, robustés, tous agriculteurs. Dans leurs campagnes, qui sont bien travaillées, ils cultivent en abondance le maïs, le mtama ou sorgho, la patate, le manioc ; ils n’ont pas d’arbres fruitiers et c’est à peine si l’on peut chez eux se procurer quelques bananes. Les troupeaux de moutons et de cabris, qu’ils élèvent en grand, font leur principale richesse. Ils n’ont pas d’esclaves. Leurs villages sont en général placés sur les sommets des montagnes et cachés dans des fourrés : un étroit sentier soigneusement détourné y conduit. Tous sont entourés de lianes, d’épines, de broussailles ; plusieurs sont fortifiés avec des palissades faites de gros morceaux de bois et de troncs d’arbres. L’entrée en est ordinairement masquée par une petite case fétiche et un tas de cendres, ce dernier plus ou moins élevé selon la grandeur du village. Les cases sont toutes en paille, rondes, distribuées sans ordre : on dirait des meules de foin.

“ Le pays est divisé en quatre districts, gouvernés par un grand chef ou *mwené*. De lui dépendent d’autres *mwenés* qui sont chefs de villages et qui lui paient un tribut annuel : son autorité est souveraine. Ces grands *mwenés* laissent pousser leur barbe qui devient parfois assez longue, leurs ongles qu’ils taillent en forme de griffes de lion et leurs cheveux qu’ils tressent et qu’ils oignent avec de l’huile de coco et du suif de mouton. Ils arrivent, avec ses soins, à se donner un aspect horrible et à répandre autour d’eux des parfums d’une odeur tout à fait africaine et très propre à soulever le cœur d’un Européen. Ils se cachent à l’approche d’un étranger et il est très difficile de les voir et de leur parler. Du reste, ces *mwenés* ne peuvent non plus se visiter entre eux, car si, par malheur, le regard de l’un tombait sur l’autre, l’un d’eux, croient-ils, mourrait infailliblement dans l’année.

Quand donc ils ont à se parler, ils désignent le village où se fera la conférence et se donnent rendez-vous dans une case à quatre compartiments séparés : l'échange de paroles se fait par-dessus les murs.

“ Quant l'un d'eux meurt, on lui creuse une tombe, et on enterre avec lui quelques femmes qui doivent être ses servantes dans l'autre vie, puis on organise des danses, on fait de grands festins, on boit du sang dans des crânes et on se régale de chair humaine. Pareils sacrifices à l'élection d'un nouveau mwéné. Mais comme ils ne se mangent pas entr'eux et que, pour certaines cérémonies, il leur faut des victimes humaines, des chasses à l'homme sont organisées.

“ La première fois que je m'arrêtai dans leur pays (il y a déjà quelques années), les Wadoé accoururent des villages voisins et ils eurent bientôt entouré notre petite caravane : la peau blanche des missionnaires fixa d'abord leur attention ; mais ensuite se montrant l'un à l'autre tels et tels de nos porteurs :

“ Que celui-là serait bon ! ” disaient-ils en se faisant claquer la langue.

“—Moi, je n'en voudrais pas, faisait un autre : il sent “ l'arabe ; mais ce grand-là, qui ressemble à une girafe, doit “ être excellent..... ”

“ Et nos pauvres gens, tremblants comme des feuilles, s'enveloppaient dans leurs couvertures et s'efforçaient de ne pas entendre. Du reste, ils en furent quittes pour la peur : il n'y avait pas en ce moment de grande cérémonie, et je crois que les Wadoé voulurent plaisanter à nos dépens...

“ Ils aiment à s'entretenir avec nous ; mais, quand on leur parle de ces pratiques sanguinaires, ils prennent immédiatement des airs d'innocence et rejettent la faute sur un village voisin : le village voisin en fait autant ; de sorte que tous les Wadoé mangent avec délices leurs semblables, excepté ceux que l'on interroge sur cette question délicate.

“ Cette vieille coutume, naturellement, leur attire la haine de toutes les peuplades d'alentour, et souvent la guerre. Séid Saïd, le père du sultan actuel de Zanzibar, avait même juré par la barbe du prophète de les exterminer jusqu'au dernier. On pillait leurs campagnes, on brûlait leurs vil-

Jagers, on les traquait comme des bêtes fauves ! Ceux qui étaient pris étaient vendus comme esclaves à vil prix, et on pouvait en avoir un pour quelques épis de maïs ; encore même à ce prix, était-il difficile de trouver des acheteurs. Mais on n'est pas arrivé à les déloger de leurs broussailles et du sommet de leurs montagnes. Depuis une vingtaine d'années cette guerre à outrance a cessé, les Arabes se sont retirés, et les Wadoé sont restés libres et anthropophages.

“ Très sévères pour les mœurs, ils châlient sévèrement les fautes contre la fidélité conjugale ; le vol est puni de mort, l'homicide est passible de la même peine.

“ Les Wadoé sont païens et fétichistes : chez ce peuple, comme du reste dans les pays d'alentour, les sorciers jouent un rôle important et exercent une influence très considérable. On en trouve qui sont chefs de villages.

“ Vous le voyez, nous n'avons pas besoin de franchir de grandes distances et de dépenser beaucoup d'argent pour rencontrer des peuples abandonnés : à quelques lieues de Bagamoyo, les tribus sont aussi sauvages et les coutumes aussi barbares qu'au centre de l'Afrique ; elles le sont même quelquefois davantage. Ah ! que n'avons-nous les ressources nécessaires pour établir une station chez ces pauvres noirs et leur envoyer quelques missionnaires ! Si misérables qu'ils soient, il y a plus d'espoir de les évangéliser avec fruit que les Mahométans. Depuis que nous avons fait leur connaissance, nous traversons librement leur pays pour aller à notre mission de Mandéra ; ils nous reçoivent toujours bien, viennent nous visiter à Bagamoyo, et ils seraient heureux, maintenant qu'ils nous connaissent, de nous voir nous établir chez eux. J'en'ai l'espoir, leur jour viendra bientôt ; mais, de grâce, des hommes et des ressources !.....

“ Le 18, nous quittâmes Simba-mbili à six heures, nous dirigeant vers le nord-est.

“ Après avoir longtemps traversé collines et vallées, on arrive enfin sur un plateau élevé d'où l'on domine tout le pays.

“ Ce plateau est occupé par un grand mwené : je fis arrêter la caravane, et le P. Haquard et moi, avec quelques porteurs, nous nous dirigeâmes vers son village.

“ Comme le mwené ne s'attendait pas à pareille visite, il n'eut pas le temps de se cacher : nous le surprîmes assis sur la faite de sa case, occupé à la couvrir. En nous apercevant, il fut comme saisi de stupeur ; puis, se remettant un peu, il se laissa glisser de l'autre côté du toit, et s'étant fait apporter à la hâte son bonnet de chef, son écharpe, son *zimé* (sabre), il vint gravement s'asseoir sur son siège, espèce de tabouret fait avec un tronc d'arbre grossièrement sculpté, et nous invita à prendre place nous-mêmes sur un kitanda ou lit de corde de coco qui se trouvait à ses côtés. Mais à peine étions-nous assis que les gens du village arrivèrent pour rendre hommage à leur chef ; chacun déposait à ses pieds son fusil, son sabre et son couteau, se mettait à genoux, et, faisant une inclination profonde, frappait des mains en disant : *Tcha mwé ! ...* ” (abrégé des mots *Kutcha mwené*—les griffes du chef) ; à chacun le mwené répondait par un grognement sourd et prolongé qui imitait le long rugissement du lion.

“ La cérémonie terminée, et tout le monde étant disposé en cercle autour de nous, le chef nous salua enfin et nous demanda d'où nous venions, où nous allions. Je lui répondis que nous étions de Bagamoyo et que nous nous rendions à Mandéra et sur les montagnes du Ngourou pour visiter nos frères : arrivé devant son village, je n'avais pas voulu passer outre sans venir le saluer et faire sa connaissance. Il parut satisfait :

“ Ah ! c'est vous, dit-il, qui sans doute avez déjà voyagé dans mon pays : on m'a parlé de vous et des blancs qui sont à Mandéra ; on m'a dit qu'ils n'ont enlevé les femmes de personne et qu'ils n'ont point fait d'esclaves ; on les aime partout. Je suis heureux de vous voir. ”

“ Ayant ensuite dit quelques mots à l'un de ses hommes, celui-ci partit aussitôt, prit un filet de chasse et revint un instant après avec un énorme coq et quelques œufs que le mwené nous pria d'accepter. Je ne pouvais refuser sans lui faire injure, mais, n'ayant rien de déballé, je m'excusai de ne pouvoir lui offrir de cadeau, en lui promettant de lui en envoyer dans une meilleure occasion. Enfin, après nous être promis amitié réciproque, nous reprîmes notre route vers le Wamé. Ce n'est qu'après de grandes fatigues que

nous rejoignîmes notre chère mission de Mandéra, où une bonne dose de sel et de quinine et trois jours de repos devaient chasser la fièvre et me rendre les forces nécessaires pour continuer notre voyage.

“ Cependant nous avons été aperçus, et tout le monde s'était mis sur pied pour venir à notre rencontre et nous souhaiter la bienvenue. Une salve de coups de fusil avait fait accourir de tous côtés à la mission les chefs et les habitants des villages d'alentour.

“ Il y avait dix mois à peu près que j'avais conduit ici les deux Pères et le Frère chargés de commencer cette mission ; mais quelle différence, quel changement ! A la place des deux misérables huttes dressées à la hâte dans la forêt et qui servaient primitivement de logement, de magasin et de chapelle, voici maintenant une assez belle petite église où Notre-Seigneur est fidèlement adoré, des maisons en briques pour loger les missionnaires, des magasins, un beau et fertile jardin où tous les légumes poussent comme par enchantement sous la main du Frère Alexandre, un petit village chrétien de vingt familles au-dessus duquel se dresse une grande croix, une partie de la forêt défrichée, des campagnes cultivées avec intelligence et avec soin, des noirs accourant de tous côtés, les uns pour voir les missionnaires, les autres pour vendre leurs poules ou leur gibier ; ceux-ci, en grand nombre, pour demander quelques médicaments et se faire soigner dans leurs maladies, ceux-là, enfin, pour se faire instruire et assister aux offices, silencieux et ravis, les dimanches et les fêtes. Qui jamais aurait prévu un tel résultat, obtenu en si peu de temps, au milieu de ces forêts hantées par les bêtes fauves et parmi ces pauvres sauvages dont la plupart n'avait jamais vu d'hommes blancs ? C'est que cette œuvre est l'œuvre propre de saint Joseph ; et puisque l'occasion s'en présente, je ne puis m'empêcher de publier ce que ce saint patriarche a fait pour cette mission ; c'est d'ailleurs m'acquitter par là d'une dette de reconnaissance.

“ C'était en 1880. Il nous fallait une station intermédiaire entre Bagamoyo et Mhonda, et j'entrepris un voyage d'exploration pour chercher un endroit convenable et y établir un village chrétien ; le P. Machon m'accompagnait. Le

voyage fut mis sous la protection de saint Joseph, dont une relique devait nous protéger et nous conduire ; le départ fut fixé au 19 mars, jour de sa fête. Après avoir dit la messe en son honneur, nous nous mîmes en route, nous dirigeant vers l'Oudoé qu'aucun Européen n'avait encore visité et que nous traversâmes en grande partie. On ne nous mangea pas, mais plus d'une fois on nous fit entendre que nous paraissions pourtant bien *bons*, et que si nous le permettions, on serait heureux d'essayer nos porteurs pour commencer ; beaucoup de petits propos de ce genre furent tenus, non sans quelque malice. Mais quand il en fallait venir à l'autorisation de nous fixer quelque part, nous étions vite éconduits, et nous ne pûmes jamais rien obtenir. Voyant donc que, pour le moment, il n'y avait rien à faire en ce pays, je dis à saint Joseph : “ Vous êtes notre guide. Pour la gloire de votre divin Fils, vous devez nous “ montrer l'endroit choisi par le bon Dieu dans ses desseins de miséricorde pour ces pauvres âmes. Faites comme il vous plaira ; mais nous ne reviendrons pas ici avant que l'emplacement soit déterminé et que tout soit arrangé pour l'établissement de la mission future..” et, continuant notre voyage, nous quittâmes l'Oudoé pour passer dans l'Ouzigoua, ne sachant où nous allions, marchant à l'aventure, errant de village en village, renvoyés d'un chef à un autre, courant et espérant toujours, et toujours sans résultat. Enfin, le mercredi de la semaine sainte, nous arrivâmes chez un chef du nom de Kingarou, surnommé dans le pays *Face du serpent*, pour le distinguer de Kingarou le Grand, roi de l'Oukami ; le village s'appelait Mandéra.

“ Aussitôt qu'il nous aperçoit, Kingarou s'arrête ; puis, reculant d'un pas, il pousse une exclamation, il secoue la tête, il nous considère, et plus il regarde, plus les marques de son étonnement se multiplient :

“ Ecoutez mes paroles, nous dit-il enfin, écoutez. Cette nuit, je ne sais si j'étais endormi ou réveillé, mais j'ai vu devant moi un beau vieillard qui m'a touché comme pour me faire sortir du sommeil et qui m'a dit : “ Kingarou, voilà deux blancs qui arrivent chez toi avec une petite caravane ; reçois-les bien et donne-leur tout ce qu'il te

“ demanderont. ” Et c'est vous deux, c'est vous-mêmes, c'est toi et toi que je voyais devant moi. Ah ! comment cela se fait-il ?... ”

“ Et sans nous laisser le temps de parler, il appelle les gens du village :

“ Les voilà, s'écria-t-il, ces deux blancs que j'ai vus cette nuit, avec le bon vieillard, comme je vous l'ai dit ce matin, à mon lever : les voilà ! ”

“ Ces pauvres gens nous regardaient avec stupéfaction. Quant à nous, surpris d'abord de l'attitude du chef, nous eûmes bientôt la clef du mystère : saint Joseph avait travaillé pour nous, et du fond de notre cœur nous lui témoignâmes notre reconnaissance en le priant de nous continuer jusqu'au bout sa miséricordieuse intervention.

“ L'émotion première étant un peu calmée, je fis part à Kingarou du but de notre voyage et lui demandai de nous céder sur ses terres un endroit convenable :

“ Tout ce que j'ai est à vous, répondit le bon chef ; ma maison est à vous, mon champ est à vous, mes hommes sont à vous. Choisissez ce qu'il vous plaira, et restez chez moi. ”

“ Nous passâmes là huit jours, célébrant les fêtes de Pâques au milieu de ce village inconnu que saint Joseph nous avait désigné et donné. Pendant tout ce temps Kingarou ne savait que faire pour nous être agréable : il nous logeait dans une de ses cases, nous faisait apporter des moutons, des volailles, du riz, des bananes, nous conduisait partout, nous montrait les endroits les plus favorables et nous prodiguait les témoignages de son respect et de sa sympathie.

“ L'emplacement de la mission déterminé, nous parlâmes ; mais le chef, qui sans doute est du nombre de ceux auxquels, selon saint Thomas d'Aquin, Dieu enverrait un ange plutôt que de les laisser périr sans baptême, ce bon chef voulut nous servir de guide jusqu'aux confins de l'Oudoé.

“ Quinze jours après, il vint nous voir à Bagamoyo, et quand le moment de commencer l'œuvre fut arrivé, il revint encore avec de nombreux porteurs pour conduire les missionnaires et chercher les bagages. Depuis lors son dévoue-

ment pour nous ne s'est jamais refroidi, et, avec plusieurs de ses gens, il fréquente assidûment tous les offices de la mission.

“ Voilà ce que saint Joseph a fait pour Mandéra : saint Joseph est un bon missionnaire. A lui honneur, gloire et reconnaissance !

“ Le dimanche, 22 janvier, après les offices, nous nous mîmes de nouveau en route, afin de pouvoir arriver le dimanche suivant sur les montagnes du Ngourou, à notre mission de Mhonda. J'avais prié Kingarou de nous conduire chez quelque chef de sa connaissance, à Bouzini ou dans les environs, pour y chercher un poste favorable entre nos deux stations déjà établies : il le fit de la meilleure grâce du monde. Mais la circonstance était soignée, et il voulut le montrer. Vêtu d'une redingote noir et d'un langouti tout neuf, coiffé d'un grand casque en cuivre, qu'un pompier de Paris avait déjà fait passer à travers bien des incendies, mais qui n'en était pas moins une merveille pour un chef africain, chaussé d'une vieille paire de souliers, le sabre à la main et le fusil sur l'épaule, Kingarou se mit fièrement à la tête de la caravane et nous conduisit chez Kolwa, chef important et ami dévoué des Pères de Mandéra. Ceux-ci avaient voulu nous accompagner jusqu'à une certaine distance. Arrivés sous un arbre immense autour duquel s'enroulait la *liane du voyageur*, nous nous arrêtâmes, et, ayant mangé quelques bananes, nous reçûmes les adieux de nos confrères, puis nous poursuivîmes notre chemin.

“ A trois heures, nous étions chez Kolwa : ce chef nous accueillit très bien, nous logea chez lui, nous apporta un mouton, des poules, des œufs, du riz, et aux demandes de renseignements que nous lui fîmes sur le pays que nous allions visiter, il répondit en nous indiquant un endroit convenable, près de Bouzini et chez un chef nommé Bwambwara.

“ Ce Kolwa est lui-même un des principaux maîtres de la partie de l'Ouzigoua où a été établie la mission de Mandéra.

“ Nous quittâmes Kolwa le lendemain matin, au chant du coq. Comme la veille, Kingarou nous servit de guide. Notre arrivée subite chez Bwambwara jette l'épouvante dans

le village : les femmes se sauvent dans les broussailles, les hommes qui travaillent dans les champs accourent à la hâte, ceux qui sont restés dans leurs cases saisissent leurs arcs et leurs flèches, et de tout côté on crie : " Un blanc ! la guerre ! la guerre... " Nous entrons néanmoins ; Kingarou va droit vers le vieux chef, et je le suis :

" Non, dis-je, pas de guerre, pas de sang, pas d'esclaves ! Mais je suis ton hôte aujourd'hui et demain, je veux être ton ami ; me chasseras-tu ? .. "

" Bwambwara, un peu rassuré, nous conduit alors sous la varangue d'une de ses cases, fait asseoir ses guerriers et rappelle les femmes.

" Prenant de nouveau la parole, je dis au chef, un vieillard dont la bonhomie est peinte sur le visage, qu'il n'a rien à craindre de notre part, que je viens de la part de Kolwa, son ami, et que, finalement, je serais heureux de m'établir chez lui... A cette déclaration, la surprise augmente, et mille suppositions courent de bouche en bouche :

" Ces blancs, dit Kingarou, ne sont pas comme les autres ; ceux-ci sont de la tribu des Français. Ils soignent les malades, ils font de beaux villages, ils enseignent de grandes choses, ils aiment les hommes noirs. Ils sont chez moi depuis plusieurs lunes, et, parce que tu es mon ami, je les ai amenés... "

"—Tu veux me vendre, s'écrie Bwambwara : le blanc prendra mes hommes, mes femmes, et mes enfants !

"—Le blanc ne fait pas d'esclaves. Quant à tes femmes, il n'en veut pas : je lui en ai offert moi-même, et il m'a répondu qu'il est l'homme du Dieu d'en haut, que les femmes parlent trop et qu'elles l'empêchent de prier....

"—Eh bien ! conclut le vieux chef, je recevrai tes amis s'ils veulent être frères de sang ! "

" A cette proposition inattendue, je répondis qu'il était déjà tard, que le lendemain nous pourrions de nouveau tenir conseil ; que, pour le moment, nous avions faim. Aussitôt Bwambwara nous fit donner quelques poules que nous mîmes à la broche, et, après notre souper, nous nous endormîmes près de nos bagages en recommandant notre affaire à Saint Joseph.

“ Le lendemain, mêmes propositions que la veille :

“—Si vous voulez rester, soyons frères de sang !”

—Je dis que nous étions venus, en effet, pour être les amis et les frères de Bwambwara et de tous ses hommes ; mais, comme il n'était pas de la tribu des Wadoés et habitué comme eux à manger de la chair humaine, le sang d'un blanc pourrait lui paraître de mauvais goût et le rendre malade.”

“—C'est vrai, dit-il ; mais voici ton ami Kingarou qui peut répondre pour toi.

“—J'y consens,” fit Kingarou. Et aussitôt les préparatifs commencèrent.

“ Cette cérémonie de la fraternisation, à laquelle j'ambitionnais peu de me soumettre, mais qui, d'ailleurs, il me semble, n'a aucun caractère superstitieux, est universellement pratiquée dans ces pays et jouit d'une grande faveur auprès des indigènes. Comme le cérémonial de cet acte important peut n'être pas sans intérêt, le voici :

“ Quand deux hommes veulent devenir “ frères de sang,” on commence par tuer une poule, et, après l'avoir plumée, on la partage en deux : le foie est mis à part.

“ Cependant les deux parts de la volaille, ayant été séparées, furent embrochées sur un morceau de bois et rôties sur de la braise, ainsi que le foie. Bwambwara et Kingarou quittent alors leurs habits, le pagne excepté, se lavent, vont s'asseoir à terre, l'un plaçant une jambe sur celle de l'autre, et réciproquement. Une ficelle dont ils tiennent les bouts entre les dents, les unit entre eux, et chacun garde dans sa main droite la moitié du foie rôti de la volaille. Sur la tête des chefs, deux notables du village tiennent d'une main un *zimé*, (espèce de sabre) et de l'autre un couteau. Puis, promenant lentement le couteau sur le *zimé*, comme pour l'aiguiser :

“ Bwambwara, disent-ils, Kingarou t'a amené deux
“ Blancs.—Hé ! répondent les deux chefs.

“ Ils demandent à faire leurs cases sur la terre de Bwam-
“ bwara.—Hé !

“ Bwambwara les recevra et leur donnera des champs-
“ dans Bouzini.—Hé !

“ Bwambwara les aidera et les aimera.—Hé !

“ Bwambwara ne leur nuira point et il empêchera de leur nuire.—Hé !

“ Les blancs seront les amis de Bwambwara.—Hé !

“ Ils seront ses frères.—Hé !

“ Ils ne prendront point notre pays.—Hé !

“ Ils ne voleront point nos femmes.—Hé !

“ Ils ne nous feront aucun mal.—Hé !

“ Et si Bwambwara n'agit pas comme il l'a dit, Bwambwara en répondra.—Hé !

“ Et si les Blancs n'agissent pas comme ils ont dit, Kingarou en répondra.—Hé ! ”

“ Les notables passent plus rapidement les couteaux sur les sabres, élèvent la voix et continuent en déroulant la formule ordinaire de l'acte de *fraternisation*, formule que j'ai recueillie ensuite, et dont je donne la traduction littérale :

“ Bwambwara se fait frère avec les blancs.—Hé !

“ Ne nous faisons pas frères pour nous tromper.—Hé !

“ Des frères s'aiment.—He !

“ Si ton frère te donne de sa nourriture, mange-là.—Hé !

“ S'il cache son bien, ne le dis pas.—Hé !

“ Si nous recevons des richesses, réunissons-les.—Hé !

“ Si tu vois un ennemi qui doit offenser ton frère, ne dis pas où est ton frère.—Hé !

“ Si tu vois un endroit mauvais, dis à ton frère : Ne vas pas là.—Hé !

“ Si tu vois un endroit bon, dis à ton frère : Va.—Hé !

“ Si tu vois un endroit dangereux, dis à ton frère : Retire-toi.—Hé !

“ Et si un étranger vient, mangeons-le.—Hé !

“ Les couteaux passent et repassent plus rapides, la voix s'élève et sous le vieux baobab qui couvre cette scène de son ombrage, tout le monde fait silence.

“ Que le lion l'avale !—Oui.

“ Que le tigre le dévore !—Oui.

“ Que le serpent le morde !—Oui.

“ Que le buffle l'écrase !—Oui.

“ Que le couteau le coupe !—Oui.

“ Que ses boyaux se tordent et qu'il crève !—Oui.

“ Qu’il soit aveugle et qu’il ne voie pas !—Oui.

“ Que son pied se casse et qu’il ne marche pas !—Oui.

“ Que sa main sèche et qu’il ne puisse saisir !—Oui.

“ Que son corps pourrisse !—Oui.

“ Qu’il meure !—Oui.

“ Qu’il sorte du monde !—Oui.

“ Qu’on ne le voit plus !—Oui.

“ Que le morceau de foie qu’il va manger l’empoisonne !

“ —Oui.

“ Oui, que tous ces maux fondent sur lui.—Oui.

“ Sur celui qui n’aimera pas son frère !—Oui.

“ Et que celui qui veut ainsi mange le *soga* (le foie de poule) !

“ Assez ! ” s’écrient les notables : “ Asssz ! ” répondent les chefs. Aussitôt, celui qui a tué la poule donne un coup de couteau sur la ficelle et la coupe en deux. Il fait ensuite trois ou quatre incisions dans la peau du creux de l’estomac des contractants, de manière à ce que le sang coule, et il leur présente une poignée de sel. Ceux-ci en mettent un peu sur leurs incisions, imprègnent le foie rôti du sang qui coule et se présentent mutuellement le morceau de l’alliance, le *soga*. Les chefs le mangent et la cérémonie est faite : les voilà frères éternellement.

“ Quand la cérémonie de fraternisation fut achevée, Bwambwara s’avança vers nous : “ Maintenant, dit-il, je sais que vous ne pensez point le mal et je suis heureux. Venez avec moi, nous parcourrons le pays et vous prendrez ce qui vous conviendra. ” Cet homme, en effet, me paraissait entièrement changé.

“ Profitant de l’offre, nous partîmes aussitôt pour visiter à l’ouest la rivière Kikula et la vallée qu’elle arrose. C’est sur ses bords que nous pourrions nous établir, et nous avons jeté les yeux sur un endroit qui nous paraît bon, à deux lieues du chemin des caravanes qui viennent de Sadani ou qui s’y dirigent, et sur les hauteurs appelées *Hessowé*. Le terrain ne manque pas, on y pourrait former de beaux villages.

“ Après nous être fixés sur l’emplacement de la station future, nous revînmes à notre camp, et nous fîmes nos prépa-

ratifs de départ pour le lendemain ; car, le dimanche suivant, nous devons être à Mhonda. J'offris donc quelques cadeaux à mon vieux "frère" Bwambwara et à ses fils, des pièces d'étoffe, un bonnet de chef, des verroteries ; je reçus en retour un beau mouton et du riz pour nos gens. Nous quittâmes le village avec l'espoir de le revoir bientôt et de planter la croix sur les hauteurs qui l'entourent. J'ai su depuis qu'on travaille pour notre installation et qu'on nous attend avec quelque impatience...

"BAUR, *vice-préfet apostolique du Zanguebar.*"

Vicariat Apostolique de la Côte des Esclaves.

[Annales de Lyon.]

L'abandon dans lequel ont été laissés les millions d'indigènes qui peuplent l'immense continent africain, a donné naissance au Séminaire des Missions Africaines.

Etablie à Lyon en 1856 par Mgr Marion de Brésillac, bénie dans son berceau et encouragée par le Saint-Siège, cette œuvre envoie des ouvriers évangéliques à la Côte des Esclaves, au Dahomé (Golfe de Guinée), contrées encore fétichistes et adonnées aux sacrifices humains, à la Côte d'Or, chez les Aschantis, dans la Basse-Egypte enfin, avec l'intention de pénétrer plus avant dans l'intérieur.

De nombreux missionnaires ont déjà travaillé ce vaste champ et beaucoup d'entre eux ont donné leur vie pour le salut de ces pauvres nègres abandonnés. Le saint fondateur, Mgr Marion de Brésillac, est tombé au des premiers, véritable martyr de la charité, en soignant les pestiférés; avec lui, dans l'espace de quinze jours, cinq autres membres de la Société naissante sont morts également en remplissant le même devoir. Cette œuvre était donc, dès son aurore, marquée du sceau de l'épreuve dont Dieu aime à frapper ceux qu'il veut bénir.

Les premiers missionnaires ont eu des remplaçants, et grâce à Dieu, ils ont ouvert des stations, créé des écoles, des hôpitaux, des orphelinats, bâti des églises, jeté les fondements de missions qui promettent de devenir florissantes parmi ces populations noires.

Le vicariat apostolique de la Côte des Esclaves s'étend depuis le Volta jusqu'au Niger, pays qui comprend un espace de plus de deux cents lieues sur la côte; à l'intérieur, le zèle aidé de la charité catholique n'a pas de limites.

La lettre que nous allons citer parle d'abord des mille obstacles et des nombreuses difficultés rencontrés à chaque pas, puis des espérances qu'offre l'avenir.

Lettre de M. Therrien, des Missions Africaines de Lyon, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

“ On sait quelle est au Dahomé l'influence de l'atmosphère sur le missionnaire lui-même. C'est sous cette température suffocante, sur un sol marécageux, en face de l'égoïsme africain, aux prises avec tant d'idiomes divers, que l'apôtre doit soutenir des luttes acharnées contre le protestantisme et le mahométisme. Il serait trop long d'en énumérer les détails.

Mais l'obstacle le plus insurmontable, c'est la guerre qu'il doit entreprendre contre la religion indigène, le fétichisme, cet amas de superstitions stupides et sanguinaires, qui ont jeté dans les mœurs les plus profondes racines. Je vais spécialement vous parler des fêtes païennes dont j'ai été le témoin à Porto-Novo, où j'ai exercé le saint ministère pendant six ans. Là les réjouissances publiques sont fréquentes; il est rare qu'elles ne se terminent pas par quelques sacrifices humains.

Il y a quelque temps s'accomplissait un événement curieux : le roi avait ordonné de célébrer les funérailles de la mort. En voici l'origine. Chaque année, à la saison des pluies, les prédécesseurs de sa majesté noire, afin de préserver l'existence de leurs chers sujets, faisaient noyer dans la lagune le fétiche de cette ennemie terrible et sans miséricorde, même envers les rois. Toffa voulut se conformer aux traditions de ses ancêtres. Au son des instruments, la fête est annoncée au peuple ! Pauvre peuple ! Comme il est heureux ! Il va boire le genièvre à longs traits, le tafia coulera en abondance, et personne ne mourra plus ! Deux jours avant la grande cérémonie, les rues sont soigneusement balayées ; on enlève les immondices qui les encombrent d'ordinaire, de peur que la mort n'y trouve un refuge. Tous les villages voisins sont convoqués ; les idoles, barbouillées de rouge, sont apportées en grande pompe à travers les rues de la capitale, au milieu de processions burlesques ; par tous les sentiers qui aboutissent à la ville, se déroulent des mascarades bruyantes. La veille, la place royale est envahie par une foule innombrable ; tous passent la nuit à la belle étoile, chantant, hurlant, absorbant le tafia sans mesure.

“ Bientôt, l'aurore du dimanche, jour choisi pour les funérailles, commence à luire. A partir de ce moment, sous peine d'exposer leur vie, les blancs et les créoles ne doivent plus faire un pas dans la rue ; tel est l'ordre du roi.

“ Un naturel de Sierra-Leone, emporté par la curiosité, voulut voir de près les funérailles ; saisi par les noirs de Porto-Novo, il fut sans pitié dépouillé de ses habits, accablé de coups, traîné au palais et condamné par le roi à fournir deux caisses de genièvre, deux sacs de la monnaie du pays,

et je ne sais quoi encore. Il dut s'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché. Nos pauvres chrétiens n'ont donc pas pu, ce jour-là, quitter leurs demeures pour entendre la parole de Dieu et assister à la sainte messe. Enfin, arrive l'heure solennelle. Tous les fétiches des *jijis* et des *nagos* font cortège à la mort, représentée sous différentes formes monstrueuses et grossières. On lui demande à quel prix elle veut consentir à épargner le peuple ; un bœuf lui est offert en compensation ; des compères font entendre un murmure approbatif ; la mort accepte les conditions, la mort est satisfaite ; on s'apprête à lui signifier son congé.

“ Le cortège s'avance bruyamment vers la lagune. Des pirogues sont prêtes à recevoir les sinistres figures de cette ennemie du genre humain, et à les porter au large. On plonge dans les eaux ces formes hideuses, au milieu des ténèbres, car il faut attendre les obscurités de la nuit.

“ Le jour même des funérailles, cinq personnes sont mortes, on ne sait de quelle manière, et ont été emportées mystérieusement. On suppose qu'elles ont été empoisonnées par les féticheurs, et il est permis de le croire, puisque, dans ces malheureuses régions, aucune fête n'a lieu sans sacrifices humains.

“ Depuis, on meurt comme auparavant, le peuple le sait bien ; mais il semble ne pas s'apercevoir de la supercherie ; du reste, personne n'oserait élever la voix, car celui qui aurait le malheur de révoquer en doute les enseignements des représentants du démon, serait sûr d'être exécuté sur-le-champ.

“ Porto-Novo ressemble à toutes les autres villes noires de la côte ou de l'intérieur ; elle offre au voyageur le tableau de la barbarie païenne et les turpitudes infâmes du paganisme. En parcourant ces ruelles étroites et tortueuses, ces places remplies d'immondices où s'abattent sans cesse des nuées de vautours, en longeant ces fosses profondes d'où s'exhale une odeur nauséabonde, l'étranger est sous le coup des plus pénibles impressions. Ces noirs déguenillés et à peine vêtus, couverts de fétiches et armés de coutelas, inspirent tout d'abord la frayeur. De toutes parts l'on ne voit que des fétiches immondes, arrosés de sang et d'huile de

palme mêlée de farine de manioc. Ici ce sont les restes infects des animaux immolés la veille ; là, des victimes humaines sacrifiées au caprice et à la vengeance des féticheurs, et à peine recouvertes d'une légère couche de terre ; plus loin, sur la place, fichées au bout d'une pique, les têtes sanglantes des prisonniers de guerre ; enfin, des crânes, décorant les portes du palais royal et les temples des cruelles divinités. Entendez-vous ces cris féroces et sauvages, ce bruit assourdissant des tams-tams et des tambours, ces coups de feu tirés dans toutes les directions ? Voyez-vous déboucher de toutes les ruelles ces fourmilières de noirs ? Tous veulent prendre part à l'allégresse générale. Toffa, le grand roi, offre aujourd'hui des réjouissances à son peuple ; des bœufs sont immolés, l'eau-de-vie coule en abondance ; tous peuvent mettre la main dans le plat et absorber des rasades de tafia. En même temps, des bandes de féticheurs et de féticheuses, l'œil hagard, les cheveux au désordre, se livrent aux danses les plus furibondes sous la conduite de leur chef.

“ Telle est la ville païenne de Porto-Novo, telles sont aussi les autres cités noires du vicariat de la côte des esclaves. Là, le démon, ce *singe de Dieu*, a établi ses lois, ses cérémonies, ses autels, son culte ; mais il ne peut donner à ces pauvres peuples d'autre loi que la haine ; il ne peut mettre dans le cœur de ses esclaves d'autre sanction à ses lois que la crainte. Si le païen sacrifie, s'il fait tout autre acte de religion, c'est toujours pour détourner un malheur, pour apaiser la colère d'un esprit qu'il redoute ; jamais pour rendre des actions de grâces, jamais pour mériter le regard bienveillant d'un esprit qu'il aime.

“ Il y a quelque temps, la peste sévissait dans une tribu de nos sauvages. Le roi demanda au féticheur s'il n'avait pas quelque moyen de dissiper le fléau : “ Les dieux ont soif de sang, lui répondit le féticheur ; choisis donc, dans la tribu, la jeune fille la plus belle et la plus pure, et fais-la écorcher vive.” Ce fait, et bien d'autres que je pourrais citer disent assez jusqu'où est poussé l'abrutissement du fétichisme parmi ces peuples. Pour le noir du Dahomé, de la Guinée, tout devient Dieu, un arbre, un ruisseau, un animal, la foudre. Le serpent surtout a un culte spécial, il a

son temple, ses prêtres, ses cérémonies. Si un païen en rencontre un sur son chemin, il le prend avec dévotion, le porte dans son temple, lui donne à manger, et lui offre ses hommages.

“ De plus chez ce peuple essentiellement religieux, rien d'important ne se fait sans que la divinité intervienne. S'agit-il de célébrer des funérailles, de déclarer la guerre à une tribu voisine, avant tout les prêtres des idoles ou féticheurs sont consultés, et sur leur ordre, cinquante, cent, deux cents victimes humaines sont immolées, et cela de la manière la plus atroce. Pendant que nos chrétiens d'Europe vivent tranquillement chez eux, pendant que, dans nos grandes villes de France, on remplit les théâtres et que l'on s'amuse, on ne pense pas qu'à la capitale du Dahomé, il y a aussi des réjouissances et des fêtes. Entrez dans cette ville par la porte principale : l'odeur infecte des cadavres qui jonchent les fossés, les crânes des victimes humaines qui tapissent les murailles vous disent quelles sont ces fêtes. Ce sont les *coutumes* qui ont lieu chaque année et dont personne n'ignore les atrocités inouïes déjà racontées par les *Annales*.

“ Voilà, en quelques mots, les principaux obstacles que rencontre le missionnaire catholique, et je n'ai rien dit de l'esclavage ! A moins d'être en Afrique et de se trouver en contact avec les esclaves, il est difficile de se faire une exacte idée des crimes, des cruautés, des infamies de tout genre qu'entraînent l'esclavage et le commerce auquel il donne lieu. Je parle de ce qui se fait en ce moment, de ce que j'ai vu de mes yeux ou entendu de la bouche même des tristes victimes de ces infamies, et nullement, comme on pourrait le croire, de faits du passé. La traite maritime a été supprimée, il est vrai, mais la traite par terre existe toujours, elle s'est même accrue, sur certains points, par la disparition de la première, et elle a revêtu des caractères plus abominables. On calcule que, chaque année, quatre cent mille nègres sont les victimes de ce fléau. Les nègres captifs sont exposés en vente comme du bétail ; on inspecte tour à tour leurs pieds, leurs mains, leurs dents, tous les membres de leur corps, pour s'assurer des services que l'on en peut attendre. On discute leur prix devant eux, comme celui

d'un animal domestique, et quand la somme est payée, ils appartiennent corps et âme à leur nouveau maître. Rien n'est plus respecté : ni les liens du sang, car on sépare, sans pitié, le père, la mère, les enfants, malgré leurs cris et leurs larmes ; ni la conscience, car ils doivent embrasser sur le champ la religion de celui qui les achète ; ni leur vie même qui est à la discrétion de ceux qui les possèdent. Nul n'est tenu dans l'Afrique de rendre compte de la mort de ses esclaves. Ils sont généralement traités, tant qu'ils se portent bien, avec assez d'humanité ; on craindrait, autrement, qu'ils ne mourussent trop tôt. Mais, dès qu'ils sont vieux ou malades, on les chasse à coups de bâton, jusqu'à ce qu'ils aillent mourir dans la rue ou à l'hôpital de la mission catholique.

“ Tel est l'esclavage africain dans son épouvantable horreur ! Tels sont les maux que nous sommes appelés à guérir.

“ Mais j'ai hâte de laisser de côté ces spectacles navrants, pour considérer les résultats déjà obtenus, les consolations présentes et les espérances futures de notre chère Société.

II

“ Au milieu de bien des fatigues et de bien des peines, qui ont coûté la vie à un grand nombre des nôtres, nous constatons, que depuis vingt ans, l'empire tyrannique de Satan diminue chaque jour. Dans notre seul vicariat de la Côte des Esclaves, nous comptons déjà près de dix mille catholiques. A Lagos, colonie anglaise, nous en avons près de trois mille ; à Porto-Novo, environ deux mille ; à Agoué, dans les Popos, mille ; à Whydah, dans le Dahomé, avec Godoné et Abomey-Calavy, plus de deux mille. A Saint Joseph de Tocpo, près Badagry, nous fondons un village d'enfants rachetés, que nous formerons à l'agriculture. Enfin, à soixante-dix lieues dans l'intérieur, nous sommes installés à Abeokouta, ville de plus de cent mille âmes et qui est la clef du continent. Plusieurs baptêmes d'enfants et d'adultes y ont déjà été faits.

“ Dans ces diverses stations, nos écoles sont florissantes et bien fréquentées. Malgré quelques déboires, un bon frère et de pauvres religieuses, aidés de catéchistes, donnent aux

nombreux enfants des soins quotidiens. Mais hélas ! le missionnaire catholique n'a souvent qu'une misérable case de bambous et de feuilles de palmier à leur offrir. A côté de nous, les protestants étalent aux regards de ces pauvres noirs, le luxe des habits, le confortable des établissements, l'or qu'ils prodiguent. Aussi, avons-nous quelquefois la douleur de voir des enfants, en qui nous avons fondé l'espoir d'une chrétienté naissante, abandonner notre pauvreté, et aller chercher chez les ministres de l'erreur le prix de leur apostasie.

“ Les enfants élevés par nous deviennent ordinairement, au sortir de nos écoles, des ouvriers ou des employés et rendent de grands services aux divers comptoirs français et européens établis sur ces côtes. Ils travaillent, les uns comme maçons, charpentiers ou tonneliers, et les autres comme commis et surveillants. Par nous donc, le commerce est favorisé dans ces pays sauvages.

“ Grâce aux mariages, inconnus avant nous, nous établissons la famille, seul et vrai moyen d'arriver à la civilisation.

“ En nous occupant des malades, nous rendons aussi les plus grands services. A Porto-Novo, notre hôpital, qui n'est qu'une espèce de grange, fait beaucoup de bien aux vieillards et aux pauvres qui viennent s'y réfugier ; ils y apprennent à connaître le vrai Dieu, s'y convertissent, reçoivent le baptême, meurent saintement et vont au ciel.

“ Voici un fait récent ; Nous faisons, naguère, avec nos enfants, une promenade à Aygéra, petite ville située à trois lieues de Porto-Novo, où se tiennent tous les cinq jours des marchés considérables. Nous fûmes reçus en triomphe par le roi et son peuple ; on nous offrit des présents, et on nous invita instamment à fonder une nouvelle mission à Aygéra ; le plus beau terrain de la ville fut mis à notre disposition.

“ Bientôt tous les habitants surent que nous étions des missionnaires et que, de plus, nous soignons les malades.

“ Or, quelques jours après, vers huit heures du soir, on vint me prévenir qu'un homme était étendu dans notre chapelle et refusait de sortir. Je l'aperçus, en effet, dans un coin de l'église ; en me voyant, il me tendit la main avec un sourire qui implorait secours et protection. Je le priai de sortir ;

un de mes confrères voulut le soulever ; une puanteur horrible s'exhala du corps de ce malheureux. Nous le fîmes entrer dans notre hôpital. Un lambeau d'étoffe pourrie lui servait de vêtement ; une de ses jambes était très-enflée ; bientôt nous aperçûmes une plaie recouverte de quelques feuilles de bananier qui déjà tombaient en pourriture. Le pauvre esclave fut visité par le docteur qui, d'un coup de ciseaux, découvrit l'horrible plaie rongée par les vers ; la laver et la panser fut l'affaire d'un instant.

“ Alors, cet homme nous raconta son histoire. Il était esclave d'un riche d'Aygéra ; ce maître cruel l'avait renvoyé sans pitié, parce qu'il était malade et ne pouvait plus lui être utile. Il entendit parler de nous et résolut de venir nous trouver. Il s'était trainé péniblement, sur les mains, d'Aygéra à Porto-Novo.

“ Le docteur jugea sa situation désespérée ; nous l'instruisîmes alors des principales vérités de la foi. La veille de la Saint-Pierre, le danger devint imminent ; je lui administrai le sacrement de baptême, et le lendemain il rendait le dernier soupir. Je lui avais donné le nom du prince des apôtres ; son saint patron lui aura certainement ouvert les portes du ciel. Deux mois auparavant, nous avons eu le bonheur d'admettre à ce même hôpital un musulman qui mourut après avoir, lui aussi, reçu le baptême.

“ Dans nos principales stations nous avons déjà des églises convenables, entre autres celle de Porto-Novo, aujourd'hui complètement terminée, et que j'ai eu la consolation de construire. Elle se présente, avec son élégante façade, surmontée d'une croix qui, se perdant dans les airs, proclame bien haut la prise de possession de cette terre par notre adorable Maître. Pénétrez dans le lieu saint, et alors vous serez vivement frappés par toute son ornementation, surtout par ce brillant dallage imitant la mosaïque, et par les peintures de la voûte et du sanctuaire, chose jusqu'ici inconnue des indigènes. Mais quelques beautés qu'offre notre église solitaire, tout cela n'est rien en comparaison du spectacle ravissant qu'elle présente le dimanche, alors que tous nos fidèles y sont réunis.

“ Dès l'aurore, le son des cloches annonce le jour du Sei-

gneur. Aussitôt nos chrétiens noirs accourent au temple du vrai Dieu, décemment et proprement habillés. Coquettement vêtus à l'européenne, les petits garçons et les petites filles viennent en foule. Cependant les cloches annoncent, par leurs joyeuses volées, que la messe de neuf heures va commencer. L'église se remplit bientôt ; les hommes se placent d'un côté, les femmes de l'autre, l'harmonium fait entendre sa voix mélodieuse. Tout le monde prie, on se croirait en Europe ! Le silence n'est rompu que par les chants religieux.

“ Comme Porto-Novo nous offre, à cette heure, un tableau différent de celui que je vous ai dépeint au commencement de cette lettre ! Ici c'est le catholicisme, c'est le Paradis ; là, à quelques pas dans la rue, c'est le fétichisme, c'est l'enfer.

“ Ces quelques lignes vous donneront une idée des résultats déjà obtenus, et des consolations présentes de la société des Missions-Africaines de Lyon, dans son vicariat de la Côte des Esclaves. En effet, la civilisation pénètre par l'éducation et la famille. Les superstitions absurdes et sanguinaires commencent à disparaître. Encore quelques années, et le fétichisme abrutissant, qui entraîne avec lui ces scènes trop fréquentes de sacrifices humains, sera anéanti, si nous, missionnaires catholiques, nous sommes soutenus par nos frères de France et d'Europe ; sinon, hélas ! nos noirs deviendront musulmans ou protestants. Le bien qui a été fait est de bon augure pour l'avenir ! Mais seuls, nous ne pouvons rien ; il nous faut les prières et les aumônes de nos chers compatriotes. Oui, le moment est arrivé. Encore un dernier et décisif effort et nous triompherons ; ce sera pour la plus grande gloire de Dieu et la sanctification des âmes.

“ F. TERRIEN, *mission. apostol.* ”

MON DISTRICT

Et huit ans de séjour au Yun-Nan (Chine).

[Les Missions Catholiques.]

RÉCIT D'UN MISSIONNAIRE.

AVANT-PROPOS.

Par l'ordre de mon vénérable évêque, Mgr Ponsot, vicaire apostolique du Yun-nan, j'ai entrepris de raconter comment la religion chrétienne a été établie dans le district de Kieon-tsinfoù et de faire connaître l'œuvre des missions et la manière dont Dieu se sert des hommes pour convertir les peuples.

Lorsque, la première fois, le futur missionnaire entend la voix de Dieu qui l'appelle à l'apostolat, jeune alors, d'une santé vigoureuse, d'un zèle ardent, il lui tarde de partir. Il lui semble que la conversion du monde entier ne devrait coûter que quelques années de labeur. Cet enthousiasme est une grâce, et nous en avons alors tout particulièrement besoin pour nous aider à faire avec courage le sacrifice de la famille et de la patrie. Mais l'exercice de l'apostolat n'est pas aussi facile que nous le présente souvent notre imagination.

Et d'abord la conversion des peuples est un mystère de la toute-puissance divine, et il est difficile à l'homme d'en pénétrer les secrets et d'en prévoir l'issue : travailler à cette œuvre, c'est, dans une certaine mesure, coopérer à l'action divine, ce n'est nullement la diriger. Le missionnaire est entre les mains de Dieu ce qu'est le manœuvre aux ordres de l'architecte. Grâce au travail du premier, la maison s'élève, c'est lui qui prépare les matériaux et les dispose au gré du dernier ; en un mot, il est le bras qui exécute, l'instrument qui agit, mais c'est à l'architecte qu'il appartient de tracer le plan de l'édifice, d'en coordonner les détails et d'en diriger la construction.

Dans les missions, il est impossible de travailler quelques années, quelques mois même, sans constater avec évidence que le missionnaire par lui-même ne peut absolument rien, et que, s'il plante, s'il arrose, c'est Dieu et Dieu seul qui donne l'accroissement.

A peine arrivé dans la partie du champ du Père de famille qu'il doit cultiver, il se trouve aux prises avec toutes sortes de difficultés ; difficulté d'une et souvent de plusieurs langues à apprendre et dont l'étude paraît parfois pénible et fastidieuse ; difficulté provenant des coutumes du pays, auxquelles il faut s'assujettir ; difficultés résultant enfin du climat qui, dans les premiers mois, éprouve et parfois même ruine pour toujours les santés les plus robustes.

Ces premières difficultés vaincues ou éludées en partie, commence alors la plus grande de toutes, celle d'une lutte sans trêve avec Satan, lutte de chaque jour, de chaque heure, lutte suprême, pour tâcher de

conquérir une portion de l'immense empire encore soumis à l'irréconciliable ennemi de Dieu ; c'est alors qu'il faut à l'homme apostolique une patience, une charité, une abnégation, une confiance en Dieu que rien ne décourage. Comme le grand apôtre, il doit se faire tout à tous pour gagner tout le monde à J.-C. *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* (1 ad Cor. IX. 23). Comme lui, il doit être prêt à souffrir tous les outrages et toutes les persécutions, bénissant ceux qui le maudissent, supportant ceux qui le poursuivent, priant pour ceux qui blasphèment contre lui, *maledicimur, et benedicimus ; persecutionem patimur, et sustinemus ; blasphemamur, et obsecramus ; tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc.* (1 ad Cor. IV. 13).

Accordez-moi, Seigneur, la grâce de pratiquer jusqu'à la fin ces vertus apostoliques ; et puisque vous m'avez appelé à l'honneur de vous servir et de travailler au salut des âmes, donnez-moi ce courage, cette patience, cette charité, cet esprit de renoncement qui me sont nécessaires. Bénissez mes travaux, bénissez mes joies, bénissez mes peines et que tout soit pour votre plus grande gloire !

INTRODUCTION.

CHAPITRE Ier

Le Yûn-nan, ses limites, son histoire—Révolutions dont il a été le théâtre—Influence dont y jouissent les mandarins militaires.

Le Yûn-nan est parmi les provinces de la Chine une des plus vastes et des moins connus. Sa proximité de la Birmanie ; la possibilité de relier par elle l'empire chinois avec l'Inde ; la richesse minéralogique de son sol, ont cependant, dans ces dernières années, attiré l'attention de l'Angleterre, tandis que les explorateurs français tentaient de s'y frayer une route par la voie de l'Annam et du Tong-King.

Il semble donc qu'une étude approfondie de ce pays, si différent du reste de la Chine, ne serait pas sans actualité.

D'où viennent, en effet, ces nombreuses peuplades, disséminées çà et là dans toute l'étendue de la province ? Quel est le lieu de leur origine, quelles analogies présentent et leurs langues et leurs mœurs ? Comment expliquer le fait de l'existence dans un même pays de populations si diverses, si hétérogènes en apparence et néanmoins vivant ensemble dans un milieu qui leur est étranger, sans altérer leurs races, sans modifier leurs usages, sans rien perdre de leur cachet primitif et sans se confondre entre elles ?

Ce sont là autant de questions qui offrent le plus grand intérêt et dont la solution éclaircirait peut-être plus d'un problème sur le mélange des races dans l'extrême Asie. Il ne m'appartient pas de les résoudre; la tâche, d'ailleurs, serait au-dessus de mes forces. Toutefois, pour faciliter l'intelligence des faits que j'ai à raconter, je dirai quelque chose de la situation géographique du Yun-nan, de son histoire, de la nature de ses productions et du caractère de ses habitants, puis je donnerai un résumé succinct de l'état du christianisme dans cette province et des obstacles qui s'opposent en Chine à la propagation de l'Évangile.

Selon la grande géographie impériale, le Yun-nan (*midi nuageux*), qui limite la Chine à l'occident, mesure environ 250 lieues de l'est à l'ouest et 150 lieues du nord au sud. Il se trouve situé par le 25° de latitude et le 100° de longitude du méridien de Paris.

Il est borné, au nord par le Thibet et le Su-tchuen; au midi, par le Tong-King et le Laos; à l'est, par le Kouytchéou; à l'ouest, par la Birmanie.

Des le commencement, toujours d'après la grande géographie chinoise, le Yun-nan a été tributaire de l'empire du Milieu.

Avant la dynastie des Tchéou, c'est-à-dire plus de 1,100 ans avant J.-C., il portait le nom de *cent royaumes*, Pékoué.

Sous le règne de l'empereur Shiao-kin-ty des Han occidentaux, les *cent royaumes* prirent le nom de Yun-nan pour le changer peu après en celui de Y-tchéou. Sous l'empereur Kouang-au-ty des Han orientaux, la province de Y-tchéou fut divisée en plusieurs préfectures ou *Kuin*.

Du temps des *trois royaumes*, 190 ans après J.-C., Kong-min, général de Liéou-py, roi du Su-tchuen, en fit la conquête définitive et lui donna le nom de Kien-liu qu'il porta pendant 350 ans. Puis à l'époque de la dynastie des Tang, sous l'empereur Tay-tsong (627 après J.-C.) le Kien-liu reprit son nom de Yun-nan qu'il a conservé jusqu'à nos jours.

Ce fut probablement lors de la conquête du Yun-nan par Kong-min et avant la dynastie des Tsin que furent nommés les *Thou-Ssé* ou chefs feudataires des tribus aborigènes. Ce n'est toutefois qu'à l'époque de la dynastie des Min, sous

l'empereur Chen-tsong, l'an 1573 de notre ère, qu'apparaît dans l'histoire le nom de *Thou-Ssé*.

Egalement sous la dynastie des Min, l'administration du Yun-nan fut confiée à un trésorier provincial ou *fanthay* qui jouissait d'un pouvoir égal à celui d'un vice-roi. « Des lors, dit la grande géographie, le Yun-nan commença à participer à la civilisation chinoise. (1)

Bien que soumis à l'Empire, le Yun-nan fut perpétuellement le théâtre de nombreuses révoltes et, de tous temps, les Chinois eurent à soutenir de longues et sanglantes guerres contre les tribus aborigènes.

Ils ne réussirent même à les pacifier qu'en alliant la clémence à la force. Ils durent choisir les chefs dans les tribus elles-mêmes et se les attacher par des titres honorifiques. En même temps, ils eurent soin d'élever des forteresses et des camps retranchés dans tous les endroits avantageusement situés pour la défense. Malgré toutes ces précautions, plusieurs tribus, comme je le dirai bientôt, ont réussi à se soustraire à la domination chinoise et à conserver leur indépendance dans leurs montagnes inaccessibles qu'elles ne quittent que pour porter dans le pays environnant la désolation et la mort.

Vers l'an 1270, sous la dynastie des Song, le Yun-nan fut bouleversé de fond en comble par une première invasion des Tartares. Mais la plus fameuse révolution dont cette province fut le théâtre eut lieu sous le règne de Chouen-tchy, de 1650 à 1660.

En vain Ou-san-Kouy, général chinois, qui avait commis la faute d'appeler dans l'Empire les Tartares Mandchoux au secours de son maître, voulut-il réparer son erreur et les combattre. Il était trop tard, il fut vaincu et obligé de se retirer au Yun-nan où il se fit proclamer roi. Là il tint en échec les forces envahissantes et soutint contre les troupes impériales une lutte sanglante qui ne dura pas moins de sept

(1) Certains historiens chinois prétendent que le Yun-nan qui formait dans le principe un royaume indépendant appelé Nan-man (*barbares du midi*), fut réuni à l'empire sous la dynastie des Tchéou par le général Tchouang-Kiao, lequel le nomma Tien-Koué (*royaume de Tien*); ce ne serait qu'un peu plus tard, sous l'empereur Ou-ty, de la dynastie des Han, qu'il aurait pris le nom de Yun-nan.

ans. Ce ne fut qu'après la mort de Ou-san-Kouy que le Yun-nan put être entièrement pacifié.

Ce fut aussi vraisemblablement à cette époque, ou plutôt à la suite de cette guerre, qu'on amena de Péking ces énormes canons en cuivre, fondus par le jésuite Adam Schall, qui portent cette inscription : *Jesus hominum Salvator*, et que l'on voit encore aujourd'hui sur les murs de la capitale de la province.

Depuis Ou-san-Kouy le Yun-nan a été plusieurs fois le théâtre de longues guerres intestines qui ont dévasté le pays. La plus terrible, dans ces derniers temps, a été, sans crédit, la révolte musulmane, qui n'a pas duré moins de seize ans et qui a failli enlever cette province à l'Empire, ainsi que j'aurai plus tard l'occasion de le dire.

La population du Yun-nan n'est pas en rapport avec l'étendue de son territoire, c'est à peine si l'on y compte aujourd'hui de huit à dix millions d'habitants.

L'administration civile et militaire est la même que dans les autres provinces de la Chine, je n'ai pas à en parler. Mais, pour l'explication de certains faits que j'aurai à rapporter dans le cours de ce récit, il est bon de faire une remarque, c'est qu'au Yun-nan, ces dernières années, le militarisme a été fort en renom ; par suite des longues et fréquentes guerres qui ont agité ce pays, les mandarins militaires ont acquis une importance considérable. En bien des endroits même, les autorités civiles se voient contrecarrées par les moindres officiers subalternes. L'habitude d'avoir à leur suite une bande plus ou moins nombreuse et indisciplinée de soldats a donné à ceux-ci un prestige et une audace dont ils abusent volontiers.

L'influence des lettrés pâlit, en conséquence, et s'efface devant celle des hommes de guerre. A vrai dire, ce n'est pas un grand mal, car cette race de bacheliers est bien la plus triste engeance que le monde ait portée. Orgueilleux et jaloux, ce sont eux qui sèment la division, attisent les haines, allument les colères et fomentent les procès. Race ignoble et détestée, elle est la perte de la Chine et l'ennemi juré de tout ce qui lui est étranger.

CHAPITRE II

Division du Yun-nan en deux zones.—Le *bas Yun-nan*, caractère de sa population.—Les *Man-tsé*, leur histoire, leurs mœurs, leurs incursions.—Le *haut Yun-nan*, ses produits, ses productions, les tribus aborigènes.

Le Yun-nan se partage en deux zones bien distinctes ; la zone montagneuse ou *bas Yun-nan* qui commence à la frontière du Su-tchuen et va jusqu'à la ville de Tchao-thong-fou ; sa longueur est d'environ quatre-vingts lieues à vol d'oiseau. La zone des plateaux ou *haut Yun-nan* s'étend de Tchao-thong-fou jusqu'au Tong-King et au Laos dans le sud, et à l'empire birman à l'ouest. Cette dernière partie est de beaucoup la plus considérable et forme le Yun-nan proprement dit, autrefois *Nan-man* ou *Nan-tchao*.

Le *bas Yun-nan* est une contrée sauvage, abrupte et presque inhabitable à cause de ses brouillards continuels et de ses pluies journalières. C'est une agglomération de montagnes imposantes qui s'élèvent et s'étendent les unes sur les autres ; pas une plaine pour reposer la vue, toujours des pics qui se perdent dans les nuées ; toujours de sombres gorges ; partout des torrents débordés ou des sentiers impraticables au bord de précipices sans fond.

La population de ce triste pays est rare et misérable ; elle vit perdue au milieu des montagnes, nichée ça et là aux flancs des rochers. C'est à peine si l'on y rencontre quelques villes sales et mal entretenues. Quant aux villages, à part ceux qui se trouvent le long de la seule route fréquentée, ils sont en petit nombre et se distinguent aussi par leur insigne malpropreté.

Les productions du *bas Yun-nan* sont peu abondantes et peu variées. La culture du riz y est assez restreinte à cause de la configuration montagneuse du sol. Mais on plante le maïs qui pousse jusque sur les sommets les plus élevés. C'est la nourriture ordinaire des habitants pour qui le riz est un mets de luxe qu'ils ne se permettent qu'aux jours de fête. Les autres céréales, le blé, l'orgé, etc. sont fort peu en honneur. Dans certains endroits on récolte du thé de qualité inférieure et du tabac sans grande valeur.

En général, l'habitant du *bas Yun-nan* ne vise qu'à assurer

son existence du jour ; heureux encore s'il peut y parvenir. Quant au commerce et à l'industrie, ce sont autant de questions hors de propos pour lui et dont il n'a pas le loisir de se préoccuper. Pour le caractère, il se rapproche beaucoup des gens du Su-tchuen dont il parle la langue et suit les usages. Or, l'habitant du Su-tchuen est par excellence le type du vrai chinois, fin matois, ardent au gain, orgueilleux et grand ami de la chicane ; mais, en revanche, sobre, travailleur, supportant gaiement la misère et se consolant facilement de l'adversité. En un mot, c'est le Chinois pur sang, avec ses qualités et ses défauts, aujourd'hui connus du monde entier. Somme toute, la population du *bas Yun-nan* végète misérablement et on la voit disparaître peu à peu, surtout depuis que la contrée est devenue le théâtre des incursions annuelles des sauvages Man-tsé.

Les Man-tsé sont d'anciens aborigènes du *haut Yun-nan*. Comme tous leurs congénères, ils appartiennent vraisemblablement à la grande famille laocienne dont ils ont d'ailleurs le type. Leurs mœurs et leur langage se rapprochent également des mœurs et du langage du Laos.

Lors de la conquête du Yun-nan par les armées chinoises, la plupart des tribus indigènes subirent le joug et se soumièrent à leurs vainqueurs. Les autres refusèrent de déposer les armes et, la rage dans le cœur, pour garder leur indépendance, se retirèrent dans les hautes et froides régions du Léang-Chan.

On désigne sous le nom de Léang-Chan un vaste réseau de montagnes, presque inaccessibles et perpétuellement couvertes de glaces et de neiges. Il se trouve situé vers le vingt-sixième degré de latitude, au sud du Su-tchuen et sur les confins du Yun-nan dont il n'est séparé que par le *Fleuve bleu*.

Le maïs et le blé noir sont les seules productions possibles de ce pays désolé. Les habitants y élèvent, cependant, des troupeaux de chèvres et de moutons dont la chair fait la base de l'alimentation. Il s'y trouve également une race de chevaux de petite taille, trapus, mais forts et agiles et qui jouissent d'un certain renom.

Les mœurs des Man-tsé sont aussi sauvages que le pays

qu'ils habitent. Les principaux chefs sont en guerre perpétuelle et se battent parfois avec un acharnement qui va jusqu'à l'anéantissement du vaincu. Chez eux la vie d'un homme n'est comptée pour rien, et le maître a droit de vie et de mort sur ses esclaves comme sur tous les membres de sa famille. La polygamie est en honneur et le dérèglement des mœurs sans limites.

Les hommes n'ont pour tout vêtement qu'un manteau de feutre qui leur descend jusqu'aux genoux, avec quelques débris de peau de mouton à la ceinture. Infatigables à la marche, ils grimpent sur les rochers et franchissent les précipices avec l'agilité de la panthère, dont ils semblent, du reste, avoir la souplesse et la vigueur. Ils ne craignent ni le froid, ni la faim; et, en pleine nuit, ils font, au milieu des neiges et à travers des montagnes impraticables, jusqu'à douze et quinze lieues pour aller surprendre les villages; y faire du butin et réduire les habitants en esclavage.

Cette tactique rend leurs excursions très redoutables et fort désastreuses pour les pauvres populations voisines, qui, croyant l'ennemi à deux ou trois journées de distance, se trouvent tout-à-coup surprises avant même d'avoir eu le temps de se mettre en état de défense. Et cela arrive souvent, car la plupart du temps, trompées par de faux bruits et fatiguées par des courses inutiles, elles attendent jusqu'à la dernière extrémité pour se défendre. Prises à l'improviste et cernées de toutes parts, elles subissent alors un sort épouvantable. Pas de quartier, les hommes et les femmes valides sont liés et enchaînés; les vieillards sont égorgés impitoyablement. Quant aux survivants, chassés comme un vil troupeau par leurs ravisseurs et chargés de leurs propres dépouilles, ils vont dans les montagnes du Léang-Chan, où ils sont vendus pour quelques pièces d'argent et employés à la garde des troupeaux.

Bien peu en reviennent. Nous avons ainsi perdu, en quelques années, un grand nombre de chrétiens. Notre vénéré prêtre, le cher M. Fenouil, (1) est tombé lui-même entre leurs mains. Ces barbares, après avoir massacré ses compagnons de route, le dépouillèrent de ses vêtements et l'entraî-

(1) Aujourd'hui Vicaire apostolique.

nèrent à leur suite, lui faisant, pendant le voyage, endurer toutes sortes d'outrages et de mauvais traitements. Il ne dut son salut qu'à une protection toute spéciale de la divine Providence et à sa présence d'esprit. Ce ne fut toutefois qu'après d'incroyables fatigues et des périls de tous genres qu'il put échapper aux sauvages et se mettre en lieu sûr.

Après avoir fait une *razzia* complète d'hommes, d'animaux et de tous les objets à leur convenance ; après avoir tué, pillé et brûlé pendant plusieurs semaines et sur une étendue de pays de dix à douze jours de marche, ces terribles montagnards rentrent dans leurs montagnes pour se partager le butin.

Depuis quinze ans environ, ils recommencent leurs incursions régulièrement chaque année. Ces faciles succès ont accru leur audace ; leur nom seul est un épouvantail ; jamais ils n'ont rencontré une résistance sérieuse.

Pourtant, ils n'ont, bien entendu, aucune idée de l'art militaire, et les armes à feu leur causent une peur incroyable. Ils ont inventé une tactique spéciale pour en éviter l'effet meurtrier. Dès qu'ils voient poindre la mèche, ils se jettent à terre pour laisser passer la décharge, puis se relèvent soudain et bondissent, la lance au poing, sur le Chinois qui, tremblant et inhabile à manier son arme, manque toujours son coup et devient fatalement victime de l'adresse du terrible et implacable Man-tsé.

Les mandarins chinois, préposés à la garde du Kin-cha-Kiang (1) et chargés d'empêcher le passage des barbares, pactisent avec eux, dit-on. Moyennant une somme plus ou moins considérable, versée à l'avance par les chefs Man-tsé, ils ferment les yeux. Inutile d'ailleurs de changer ou de punir ces officiers, il en viendrait d'autres qui feraient la même chose ou pis encore. Chacun en est persuadé, aussi garde-t-on le silence. Les populations sont tenues de pourvoir elles-mêmes à leur propre sûreté. C'est pourquoi les gens un peu aisés, et les missionnaires obligés de suivre leur exemple, fortifient leurs habitations et les mettent en état de

(1) Kin-cha-Kiang (fleuve au sable d'or) qui n'est autre que le fleuve Bleu; il forme à l'est la limite du Léang-chân.

défense : c'est là que païens et chrétiens se réfugient à l'heure du danger.

Bien des fois on a essayé de déloger ces farouches montagnards sans jamais pouvoir y réussir. Tout dernièrement encore, un général de grande réputation, Tan-ta-min, fit une expédition contre eux. Mais il fut obligé d'y renoncer presque aussitôt, avant d'avoir pu même les attaquer. Gardés par leurs formidables positions, ils défient n'importe quel ennemi. On ne peut, en effet, pénétrer chez eux que par deux à trois défilés qu'une poignée d'hommes résolus défendrait sans peine contre une armée parfaitement aguerrie, à plus forte raison contre des Chinois qui, lorsqu'il s'agit de se battre, ne vont jamais que là où il n'y a pas de danger.

Il est probable que tant que la Chine sera ce qu'elle est, les tribus du Léang-chan pourront en toute sécurité vivre de brigandage et de meurtres.

Le *haut Yun-nan* présente une physionomie toute différente de celle que je viens d'esquisser.

A partir de Tchao-thong l'aspect du pays change complètement. Ce ne sont plus ces interminables montagnes qui s'entassent en masses confuses les unes sur les autres, c'est désormais la plaine qui se déroule large et verdoyante, tantôt avec des horizons sans fin, tantôt boursoufflée de mamelons et de collines, toujours sillonnée d'étangs, de lacs, de canaux et de rivières. De temps en temps, à la vérité, on traverse une chaîne de montagnes, mais c'est toujours pour retrouver la plaine sur le versant opposé ou pour arriver à d'immenses plateaux qui s'étendent à perte de vue.

Le climat aussi a varié, les brumes perpétuelles et les pluies journalières ont disparu, le ciel est pur et la température douce et agréable. Depuis la fin de septembre jusqu'à la mi-mai, c'est l'époque de la sécheresse, le vent souffle régulièrement, quelquefois même avec violence. La saison des pluies dure quatre mois, c'est-à-dire tout l'été, mais sans amener une trop grande humidité.

La température du centre du Yun-nan est une des meilleures qui soient au monde, l'hiver y est doux et on jouit de la fraîcheur pendant l'été. Les saisons sont peu distinctes. Le thermomètre ne monte jamais au-dessus de 27 centigrades

dans le temps même des plus fortes chaleurs, comme il ne descend jamais au dessous de 0 par les plus grands froids.

Les plaines sont riches et populeuses. On y recueille toutes les productions des zones tempérées: blé, orge, avoine, maïs, etc. Mais la culture du riz l'emporte sur toutes les autres. Les légumes et les fruits sont ceux de France: pommes, poires, prunes, châtaignes, pêches, etc. on les rencontre partout et à un bon marché étonnant. Malheureusement, depuis un certain nombre d'années, la culture de l'opium a fait des progrès désolants. C'est la ruine du pays, car les meilleures terres sont sacrifiées à ce funeste narcotique.

Le commerce du *haut Yun-nan* est nul ou presque nul, malgré la richesse du sol. La raison en est peut-être, en partie du moins, dans les nombreuses guerres civiles qui ont, de tout temps, désolé cette province. Mais, à mon avis, ce n'est pas là l'unique et surtout la véritable cause. Le Yun-nan manque absolument de débouchés favorables pour écouler ses produits: pas de rivières, pas de canaux navigables. Tout transport doit se faire à dos d'hommes ou de bêtes de somme.

De tout temps, il est vrai, on a connu l'usage des chariots, mais on n'a jamais su les perfectionner, ni rendre les routes carrossables. C'est la raison pour laquelle on nourrit tant d'animaux au Yun-nan: ânes, mulets, chevaux, sont en grand nombre. Mais, il est facile de le comprendre, tant que le commerce sera réduit à n'user que de pareilles moyens de transport, il sera forcément restreint et sans aucune importance. Si la route du Tong-King est jamais ouverte et le fleuve Song-Koi rendu praticable aux grandes barques, nul doute que le commerce du Yun-nan ne prenne bientôt un développement considérable.

La physionomie topographique du *haut Yun nan* est, pour la plaine, celle des terrains d'alluvion. Les montagnes, généralement peu élevées, sont pour la plupart complètement dénudées et stériles. Ça et là apparaissent cependant quelques forêts d'arbres rabougrés, échappés à la hache dévastatrice des Chinois et végétant sur un sol de craie.

On y rencontre d'abondantes mines de houille, de cuivre, d'étain, de zinc, d'argent et même de mercure, ainsi que de

nombreuses sources d'eaux thermales dont les Chinois n'ont jamais connu les propriétés et que, par conséquent, ils n'ont jamais su utiliser.

La population du *haut Yun-nan* est plus dense et plus considérable que celle du *bas Yun-nan*. Les villes y sont plus rapprochées et plus nombreuses. On en compte quatorze de premier ordre, trente-huit de second ordre, et trente environ de troisième ordre, sans parler de plusieurs villes intermédiaires entre le premier et le second ordre. Toutes à peu près sont situées dans des positions superbes et importantes.

Mais c'est surtout dans la population qu'apparaît nette et tranchée la différence qui existe entre la partie supérieure et la partie inférieure de cette province. Indépendamment des nombreuses tribus indigènes...Lolos...Pány...Miáno... et autres, ayant leur caractère propre et leur physionomie à part, le type chinois lui-même s'est modifié dans ce milieu composé d'éléments divers. Il a pris quelque chose des peuplades auxquelles il se trouve mêlé. Ses mœurs sont devenues plus rudes. Son langage est plus accentué et plus guttural, et ses tons admettent une variante.

Le chinois du Yun-nan est plus simple et plus primitif que celui du Su-tchuen. Supérieur à ce dernier en force physique et en courage, il lui est inférieur en civilisation, en habileté industrielle et commerciale. Moins querelleur, il sera plus terrible dans sa colère. Timide et circonspect durant le cours ordinaire de la vie, il sera d'une audace invincible lorsque son intérêt ou son honneur sera en jeu. Un bienfait le trouve sensible ; l'injure en fait un ennemi dangereux.

Je ne parlerai ici des tribus indigènes que d'une manière sommaire. Vu leur grand nombre et les différences profondes qui existent entre elles, cela réclamerait toute une étude et un travail considérable. On en compte trente-quatre espèces ayant chacune son autonomie propre et ses coutumes particulières. Elles se divisent elles-mêmes en une infinité de variétés qu'il serait trop long et trop fastidieux d'énumérer.

A part les Mant-tsé du Léang-chan dont j'ai parlé plus haut, toutes ces tribus *lolos* reconnaissent la domination chinoise.

Elles sont gouvernées et administrées immédiatement par un chef indigène, nommé *Thou-sé* (maître de la glèbe), sous la haute autorité des mandarins de la province. Ces chefs de tribus sont feudataires de l'Empire. Leur charge est héréditaire. En temps de paix, ils doivent les impôts et les contributions territoriales, les corvées et les tailles; en temps de guerre, ils fournissent leur contingent de soldats et de subsides.

Ces tribus sont en général pauvres et misérables. Les hommes cultivent la terre et nourrissent des troupeaux. Les femmes, qui toutes ont de grands pieds, se livrent également aux rudés travaux des champs; leurs mœurs sont plus ou moins correctes.

Rarement on rencontre des commerçants dans ces tribus, mais on y trouve des hommes de cœur, des chefs énergiques qui savent revendiquer leurs droits. De tout temps le gouvernement chinois a eu à compter avec eux, et sa politique a été toujours de les ménager.

CHAPITRE III

Mission de Yun-nan, ses commencements — Mgr Ponsot : état actuel de la mission. — Obstacles au progrès de l'Évangile : hostilité des mandarins et des lettrés.

L'œuvre de l'évangélisation du Yun-nan a suivi les mêmes phases que celle de l'évangélisation des provinces adjacentes, le Kouy-tchéou et le Su-tchuen. On sait que les jésuites sont allés au Yun-nan comme dans toutes les autres provinces, mais purent-ils y établir des missions?... Y eut-il même des chrétiens dans les siècles précédents?... — Il est probable que non; — l'histoire, d'ailleurs, nous semble assez obscure sur ce point.

Le Yun-nan ayant été confié à la Société des Missions-Étrangères en 1702, M. Leblanc fut nommé vicaire apostolique de cette province, et s'y rendit avec un autre missionnaire. Il n'y trouva que quatre chrétiens. Nommé évêque de Troade, en 1707, il alla mourir dans le Fô-Kiên en 1720.

Un saint missionnaire, l'illustre M. Gléyo, dont Dieu récompensa la vertu et le zèle par des grâces extraordinaires,

en fut à cette époque l'apôtre infatigable et y confessa généreusement la foi dans les cachots et au milieu des tortures.

Environ vingt ans après, Mgr de Martillac fut nommé évêque d'Erinée et vicaire apostolique du Yun-nan. Mais il quitta la Chine en 1746, sans avoir pu entrer dans sa mission et mourut à Rome en 1755.

Depuis cette époque, l'administration du Yun-nan fut confiée aux vicaires apostoliques du Su-tchuen. La foi ne commença à y faire des progrès sensibles que vers la fin du XVIII^e siècle. En 1804, on y comptait treize cent-quatre-vingt-quinze chrétiens, et deux mille cinq cents en 1809.

Le Yun-nan eut particulièrement à souffrir dans la grande persécution de Kia-Kin en 1815 ; plusieurs de ses meilleures chrétientés furent décimées. Chaque année cependant, des prêtres, européens et indigènes, parcouraient la province pour en faire l'administration.

En 1843, le Yun-nan fut séparé du Su-tchuen pour former une mission distincte et Mgr Ponsot, évêque de Philomélie, en fut nommé vicaire apostolique.

Ce n'est par conséquent guère qu'à partir de ce moment que la mission a pu prendre son essor et espérer un développement considérable.

Mgr Ponsot avait en effet toutes les qualités requises pour faire un excellent supérieur de mission (1). Bon théologien, il était d'une soumission admirable envers l'Eglise ; bon administrateur, il laissait beaucoup d'initiatives à ses missionnaires, les soutenant dans leurs entreprises, les encourageant dans leurs difficultés et poussant d'ailleurs la charité aussi loin que possible envers ses ouailles.

Sous son administration, le nombre des chrétiens a plus que triplé, quoique quelques belles stations aient disparu au milieu du tumulte de la guerre et des révolutions. Malgré des invasions et des obstacles de tous genres, plusieurs postes importants ont été fondés ; ils donnent aujourd'hui les meilleures espérances.

Si nous n'avons pas eu à souffrir des persécutions autant que dans d'autres provinces de l'empire, la peste et la guerre

1 Mgr Ponsot est mort le 17 novembre 1880 après un apostat de 50 ans et un épiscopat de 37 ans.

ne nous ont point épargné dans ces derniers temps. Surtout dans la période de dix-huit à vingt ans qui vient de s'écouler, nous avons vécu le cœur toujours plein d'angoisses au milieu de continuelles alarmes.

Nous comptons aujourd'hui de onze à douze milles chrétiens, dont un certain nombre habite encore le *Bas Yun-nan*. C'est dans cette partie aussi que réside l'évêque ; nous n'avons pu nous y maintenir qu'à force de persévérance et de sacrifices. Pour résister aux attaques des Man-tsé il a même fallu mettre les établissements de la mission en état de défense. Depuis lors ils ont été, grâce à Dieu, la sauvegarde de nos chrétientés et le refuge des païens. On a vu jusqu'à cinq milles personnes réfugiées dans une seule de nos retraites, y trouver un abri sûr et échapper ainsi à la mort et à l'esclavage. Mais notre plus grand espoir se porte en ce moment sur le *Haut Yun-nan*.

La prédication y est facile, le peuple, simple et bon, nous écoute volontiers. N'étaient le mauvais vouloir des autorités et l'opposition aveugle des lettrés, nous récolterions des fruits abondants de salut.

Le Yun-nan, du reste, est sans contredit le pays de la Chine où les missionnaires jouissent le plus de liberté. Actuellement nous pouvons passer partout au grand jour, à pied ou à cheval, au milieu des cités les plus peuplées, comme à travers les campagnes les plus retirées, sans que jamais personne nous dise un mot d'insulte ou cherche à nous molester sérieusement.

Ce n'est pas, cependant, qu'au Yun-nan les obstacles à la propagation de l'Évangile ne fassent défaut. Bien souvent j'aurai dans le cours de mon récit, l'occasion de les signaler, il me paraît donc utile d'en dire dès à présent quelque chose.

Qui n'a entendu répéter sur tous les tons que le scepticisme ou l'indifférence en matière de religion est la cause principale du peu de progrès que fait le christianisme dans le céleste Empire ? Je ne nie pas que le Chinois, par nature, ne soit quelque peu sceptique et que l'amour du lucre et du bien-être en cette vie ne devienne souvent un des principaux mobiles de sa conduite, mais, à mon avis, ce n'est pas le seul obstacle, ni le plus redoutable.

Le Chinois, élevé en Chine, est timide autant que circonspect. La crainte de se compromettre est chez lui comme une seconde nature. Il redoute l'autorité, car il la regarde non comme une protection et une sauvegarde, mais une perpétuelle menace. En un mot, il a peur de la force brutale qui pille et qui tue, en se riant de la justice.

Or, le mandarin et le lettré, c'est-à-dire l'autorité, sont trop souvent pour le peuple chinois la personnification de cette force brutale. Il doit faire et dire ce que font et disent les mandarins et les lettrés, sous peine de leur être suspect et de s'attirer leur courroux. Ceux-ci méprisent la religion du Christ et la proscrivent, le peuple doit donc la mépriser et la rejeter comme eux. Supprimez cette race de mandarins, rapaces autant que jaloux ; faites disparaître ces lettrés orgueilleux, qui ne vivent le plus souvent que de rapines et d'injustices, et vous verrez que le peuple chinois, naturellement bon et tranquille, embrassera le christianisme, sinon en masse, d'au moins en grand nombre.

Mais à peine notre sainte religion a-t-elle fait quelques conquêtes, à peine avons-nous inscrit quelques catéchumènes, aussitôt la persécution commence, sourde et persévérante d'ordinaire, parfois ouverte et sanglante, mais toujours désastreuse par les résultats qui en sont la suite.

D'où vient-elle ? Qui la forme ? Il n'y a qu'à voir les moyens employés, pour le savoir : placards anonymes, libelles diffamatoires, outrages publics, violences et meurtres, tout cela est à l'ordre du jour, c'est l'œuvre des lettrés à l'instigation des mandarins. Car, en Chine, le principe d'autorité est trop reconnu et trop jaloux pour qu'un simple particulier puisse se mettre à la tête d'un mouvement quelconque.

Si le peuple agit, on est sûr qu'il est poussé en dessous par les autorités locales.

Citons deux faits à l'appui de ce que je viens d'avancer ; je pourrais en rapporter bien d'autres :

En quelques années et malgré des entraves de toutes sortes, notre sainte religion avait fait des progrès sérieux dans le district de Kiu-sin. Bientôt on compta les catéchumènes par centaines ; les lettrés alors s'émurent et poussèrent le cri

d'alarme, des bruits circulèrent, menaçants et terribles. Le mouvement vers le christianisme n'en continua pas moins son cours. Les lettrés désormais impuissants, les mandarins résolurent d'agir.

Un jour, un mandarin supérieur, nommé *Kia*, en résidence à *Kiu-tsin*, rassembla tous les bacheliers du district.

“ Une peste, leur dit-il, infecte la contrée, cette peste, ce sont les chrétiens. Nous entendons qu'elle disparaisse ou, tout au moins, qu'elle ne s'étende pas davantage. Telle est notre volonté et tels sont les ordres de *Tsen-ta-djen*. Veillez à ce qu'ils s'exécutent; autrement vous aurez affaire à moi.”

Il y eut, on le comprend, grande émotion dans le pays. On cria partout qu'on ne voulait plus des chrétiens. Un bachelier de notre connaissance vint secrètement nous donner avis des ordres qu'ils avaient reçus. De plus, un des chefs satellites du prétoire nous raconta le fait et nous mit au courant de ce qui se tramait contre nous. Nous tîmes tête à l'orage et laissâmes crier, tout en prenant nos précautions, et en avertissant *Kia*, que, s'il arrivait quelque chose de fâcheux, ce serait à lui que nous nous adresserions. Grâce à Dieu, il ne se passa rien de bien extraordinaire et la prédication continua de se faire malgré l'opposition des mandarins.

A *Ma-long-tchéou*, ville de second ordre, à cinq lieues de *Kiu-tsin*, il y avait un mandarin chrétien du nom de *Tchen-lao-yé*. Bien que gêné par son supérieur immédiat, il faisait de la propagande dans la mesure de ses forces. Déjà plusieurs personnes avaient adoré et d'autres avaient promis de les imiter. Nous avions l'espoir de former dans cette ville un petit noyau de néophytes, grâce à l'influence de *Tchen-lao-yé*. Or, ce même *Kia* dont j'ai déjà parlé descendait un jour de la capitale de la province et regagnait no, *yamen* (prétoire) de *Suin-tien*. En passant à *Ma-long* il fait venir les notables de la localité et leur déclare en termes bien explicites que, si un seul habitant de la ville ou des environs se faisait chrétien, ils auraient à en rendre compte à *Tsen-ta-djen*.

Dès le soir même, le chef qui était très lié avec *Tchen-lao-yé* vint l'avertir des ordres qu'il avait reçus et lui recommander la plus grande prudence, s'il tenait à conserver sa

place ; Tchen-lao-yé comprit aussitôt qu'il allait être révoqué de ses fonctions, mais il résolut d'user jusqu'au dernier moment de son influence en faveur de la religion.

Les jours suivants, on lisait partout des libelles injurieux au christianisme et aux chrétiens. Affichés sur les murs et sur les portes de la ville, ils étaient déchirés aussitôt, mais on les remplaçait de suite par d'autres libelles plus infâmes que les premiers. Deux mois s'étaient à peine écoulés que Tchen-lao-yé recevait un pli du gouverneur qui le mandait à la capitale. Il n'était plus mandarin.

Quand il est si clair et si manifeste que l'autorité exècre et poursuit la religion, comment peut-on espérer que le peuple, timide et craintif comme tous les opprimés, osera se faire chrétien ? C'est humainement impossible. Il faut une conviction bien profonde et une foi héroïque pour braver la persécution, c'est-à-dire la ruine et bien souvent la mort. Mais là où nous n'avons rien à redouter du pouvoir, là où les lettrés sont impuissants, la religion prend racine tout d'abord, et bientôt se développe et devient prospère. Que n'avons-nous cette liberté véritable dans toute son acception !

(à suivre.)

JAPON MÉRIDIONAL

LETTRE D'UN ANCIEN MISSIONNAIRE DU JAPON.

[Les Missions Catholiques.]

LA VALLÉE D'OURACAMI.

Conservation des pratiques chrétiennes dans cette contrée depuis le XVII^e siècle.—Arrivée des missionnaires ; progrès de la foi : la persécution ; la paix.—Etat actuel de cette mission.—Projet de construction d'une église.—Lettre de M. Poirier : intéressants détails.

Non loin de la ville de Nagasaki, au pied de la gracieuse montagne de Compira, se déroule une magnifique vallée, désormais célèbre dans l'histoire de l'Eglise du Japon, c'est Ouracami. La population qui l'habite se compose de cultivateurs et d'artisans ; le voisinage de la ville, en procurant à ceux-ci un travail rémunérateur, offre aux premiers un débouché facile pour les produits du sol. A Ouracami, il n'y a point de riches, mais aussi on y rencontre peu d'indigents. Le nombre des habitants est de 5 à 6,000.

La foi y fut prêchée au XVII^e siècle ; des églises furent établies et la population entière paraît avoir, dès cette époque, embrassé le christianisme. Les premiers confesseurs de Jésus-Christ au Japon, en s'acheminant vers le lieu de leur supplice, avaient dû traverser cette vallée, et leur sang fut pour Ouracami une semence de chrétiens et de martyrs. La persécution, en effet, durant des siècles, y porta la désolation et la mort ; mais elle ne réussit pas à éteindre la foi dans le cœur de ses habitants.

Aux plus mauvais jours, alors même que, privés de pasteurs, ils étaient exposés à toutes les séductions, espionnés, persécutés, contraints à des actes extérieurs qu'ils réprouvaient dans le fond de leurs âmes, ces pauvres chrétiens, au milieu des ténèbres de la nuit, se réunissaient souvent sur les ruines d'un oratoire, jadis dédié à sainte Claire, et là, comme les juifs sur les restes fumants de Jérusalem et du temple, priaient notre Père qui est aux cieux et appelaient de leurs vœux le jour où surgiraient un nouveau sanctuaire et une nouvelle chrétienté.

D'ordinaire, c'était dans le secret de la famille que les membres qui la composaient, groupés autour de leur chef, récitait les lambeaux de prières que leurs pères leur avaient apprises. Un jour par semaine, on observait le repos du Seigneur ; le jeûne quadragésimal lui-même était respecté. A la naissance d'un enfant, bien vite on appelait le baptiseur qui faisait couler l'eau sainte sur la tête du nouveau-né et lui imposait le nom d'un patron, ce nom de *l'âme* comme ils l'appelaient, dont aucun profane n'était admis à connaître le secret.

Souvent aussi on portait ses regards vers l'Occident, on interrogeait l'horizon pour voir si de la grande Rome n'allaient pas arriver les messagers de la bonne nouvelle, les *pères de leurs âmes* !

Ces vœux furent exaucés. Un jour, les missionnaires abordant sur cette lointaine terre en face de la vallée, de l'autre côté de la rade de Nagasaki, élevèrent un temple au vrai Dieu, un autel à Marie ; et la croix si longtemps foulée aux pieds, se dressa au faite du nouvel édifice.

Les habitants d'Ouracami furent les premiers à venir visiter ce temple, les premiers à reconnaître les envoyés du Père commun des fidèles, les premiers à revenir à la pratique de la religion et à se déclarer chrétiens. Ils furent aussi les premières et les principales victimes de la persécution qui ne tarda pas à éclater.

Mais dans les prisons, au milieu des tortures, sur tous les chemins de l'exil, ils confessèrent Jésus-Christ et demeurèrent fidèles aux promesses de leur baptême. Plusieurs années durant, la vallée d'Ouracami ressembla à un désert : elle avait perdu les deux tiers de ses habitants dispersés, pour la cause de la foi, dans tous les cachots de l'empire.

Dieu eut pitié de son peuple et abrégé la durée de l'épreuve. Les prisons s'ouvrirent et, de toutes parts, les confesseurs de Jésus-Christ revinrent dans leur chère vallée. Ils n'y trouvèrent que des ruines, mais, avant de relever leurs humbles demeures, leur premier souci fut de recevoir les sacrements et de préparer de nouveaux oratoires où ils pourraient prier et entendre la sainte messe.

Bientôt les souffrances furent oubliées et la vallée reprit

sa physionomie ordinaire. Les habitants étaient plus pauvres des biens de la terre, mais plus riches en mérites devant Dieu. La paix dont ils jouirent depuis ce moment, la liberté qui leur fut accordée de pratiquer leur religion, leur permirent de donner libre cours à la ferveur de leur zèle, et, aujourd'hui, la vallée d'Ouracami est un des pays les plus chrétiens de la terre.

Oratoires, écoles, orphelinats, hôpital, communauté de vierges, confréries, aucune de ces œuvres qui répondent si bien à tous les besoins des âmes et des corps, ne manque à la vallée d'Ouracami.

Mais, depuis longtemps nos chrétiens ont ambition d'élever un temple moins indigne de la Majesté divine et plus en rapport avec les besoins et la ferveur de la population chrétienne. Ce projet n'est pas de date récente. Au lendemain de l'arrivée des missionnaires, alors que la persécution paraissait imminente, ils leur disaient, en montrant l'église de Nagasaki : "Pères, nous voulons élever un temple aussi beau que celui que vous avez construit en ville." La persécution qui éclata peu de temps après, les contraignit cependant d'ajourner l'exécution de leur dessein. Aujourd'hui, des temps meilleurs sont venus, et la vallée voit se dresser un monument digne de sa destination.

Dans le compte rendu annuel de ses travaux à Ouracami, M. Poirier, chargé du soin de cette importante chrétienté, fait à Mgr Petitjean, son évêque, l'historique de cette construction.

"Jusqu'à présent, écrit le missionnaire, il y avait dans la vallée d'Ouracami une seule église ou chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste et située au village de Doï. Cette église était tout au plus suffisante pour contenir 200 personnes. Ce n'était là qu'une première étape, un pied à terre, et nous avions déjà toute la ferme confiance que le bon Dieu accèderait à nos désirs les plus ardents, en nous procurant les moyens d'avoir un local plus spacieux et mieux placé, car Saint-Jean-Baptiste se trouve à l'extrémité sud de la vallée.

"Déjà un brave chrétien, originaire d'Ouracami et habitant près l'église Saint-Pierre à Nagasaki, avait fait cadeau à la communauté chrétienne de son village natal

d'un champ assez vaste pour qu'on pût songer à y construire l'église dédiée à l'avance à l'Immaculée Vierge Marie, N.-D. du Japon, qui a gardé pendant des siècles la vraie foi au cœur de nos chers Japonais (1). Mais l'emplacement en question, quoique parfaitement situé au centre de la vallée, était relativement étroit et entouré de propriétés appartenant à des païens et qu'il eût été difficile d'acquérir.

“ Aussitôt, Monseigneur, qu'avec votre autorisation et les encouragements de Mgr Laucagne, il nous fut loisible de songer à la construction d'une église à Ouracami, je me mis sérieusement à l'œuvre. A mon avis, il fallait du temps et surtout des prières, afin d'attirer les bénédictions du bon Dieu. J'engageai donc mes chers chrétiens à demander à la Providence d'arranger toutes choses.

“ Suivant nos prévisions, les obstacles n'ont pas manqué, mais Dieu, pour prouver combien cette œuvre lui était agréable, l'a visiblement bénie et l'a fait réussir au-delà même de nos espérances.

“ Le champ dont j'ai parlé plus haut n'avait pour lui que sa position centrale et son site élevé. Mais, outre l'inconvénient grave que j'ai déjà signalé, aucune construction n'y existe et aucun souvenir religieux n'y est spécialement attaché.

“ Cependant, il y a au milieu de la vallée, à quelques centaines de pas plus au sud, une colline à pic de trois côtés et dont le sommet a été nivelé depuis des siècles. Sur ce plateau isolé et qui n'est rattaché au mont Compira que par le côté du levant s'élevait l'habitation de la famille des officiers qui ont gouverné Ouracami pendant 5 ou 600 ans. Elle descendrait dit-on, des anciens Daimios de Higo; ruinée en partie par des guerres désastreuses, elle serait venue se réfugier dans la vallée.

“ Cette famille a-t-elle jamais été chrétienne? J'en doute; en tous cas, de l'aveu même des membres survivants, il n'en reste aucun souvenir; et, comme ses chefs se transmettaient par héritage, depuis cinq ou six siècles, le gouvernement

1 C'est aux pieds de la statue de la sainte Vierge, dans l'église de Nagasaki, que les chrétiens d'Ouracami ont révélé à Mgr Petitjean leur foi et leur désir d'en accomplir les pratiques.

d'Ouracami, ils ont dû, dès le commencement de la persécution, prêter leur concours et, de père en fils, servir d'instruments dociles aux persécuteurs. Un fait certain, c'est que la chose s'est passée ainsi pendant bien des années. Nombre de chrétiens encore vivants peuvent témoigner avoir été torturés par les ordres des chefs de cette famille.

“ Là aussi, chaque année, les habitants de la vallée étaient contraints de fouler la croix aux pieds. Beaucoup pour n'avoir pas voulu y obtempérer sur le champ, se souviennent d'avoir été attachés à un arbre, qui existe encore au milieu de la cour principale, près de l'entrée de la maison.

“ C'est enfin dans cette vaste cour, il y a dix ans, que, par ordre des derniers chefs de la famille Tacadani (c'est son nom), tous les chrétiens d'Ouracami ont été convoqués et qu'on leur a signifié la sentence les condamnant à l'exil. On leur enjoignait en même temps de se rendre à bord des bateaux qui devaient les emporter et ce sous peine d'être fusillés sur place. Tous, on s'en souvient, ont obéi et ont préféré l'exil à l'apostasie.

“ Mais le bon Dieu n'a pas abandonné ses enfants persécutés et c'est le cas, Monseigneur, de chanter avec Marie : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.*

“ Le chef qui avait signifié aux chrétiens l'ordre de partir pour l'exil est mort bientôt après; son fils aîné a été tué par le feu grisou, en travaillant aux mines de charbon de Tacadjima; il ne reste plus qu'un seul enfant âgé de douze ans et d'une santé très délicate. A tous ses malheurs est venue s'ajouter pour la veuve et son fils une grande pauvreté. Tant que le père est demeuré chef de canton, il eut ses appointements, mais après sa mort, plus rien. L'office qu'il remplissait au lieu de passer, comme jadis, en héritage entre les mains des enfants ou des frères du défunt, a été confié à un autre par le suffrage universel (mode actuellement en usage au Japon, pour l'élection des officiers municipaux), de sorte que la famille Tacadani n'a plus maintenant aucune ressource.

“ Elle a été forcée d'abord de vendre tout le bois qui couvrait cette belle colline de Yamazato, et enfin, au moment où nous demandions à Marie de se choisir un trône sur une

des nombreuses collines d'Ouracami, l'habitation seigneuriale des anciens persécuteurs de la religion était mise à l'encan avec toutes ses dépendances.

“ Aussitôt que les chrétiens apprirent la chose, ils n'eurent plus qu'un seul désir, celui de voir s'élever la maison du bon Dieu à l'endroit même où on avait voulu les forcer à l'offenser en foulant aux pieds la croix.

“ On redoubla alors de ferveur ; de son côté, le démon mit toutes les entraves possibles à la réalisation de nos désirs, mais il ne fut pas le plus fort, et le 4 juin dernier, solennité du Sacré-Cœur de Jésus, le contrat d'achat fut signé. Dès le 7 juillet suivant, fête des 205 martyrs japonais, on commença les travaux nécessaires pour transformer les anciens bâtiments en église provisoire. Le 15 août, ils étaient assez avancés pour qu'il me fut possible de célébrer la sainte Messe dans ce sanctuaire arraché à l'enfer et destiné désormais à glorifier N. S. Jésus et sa sainte et immaculée Mère.

“ Je renonce, Monseigneur, à vous décrire l'ardeur avec laquelle pendant ces cinq semaines, les travaux ont été conduits. Il n'y a que la foi qui puisse produire un tel résultat. Aussi, quelle joie le matin du 15 août ! quelle foule malgré le mauvais temps ! J'estime à 1.500 personnes, au moins, le nombre des assistants.

“ Un excellent catholique portugais, M. Braga, de Hongkong, actuellement employé à la comptabilité des houillères de Tacadjima, était venu, dès la veille, prêter son concours empressé pour aider à la décoration du nouveau temple ; sa libéralité en fit, d'ailleurs, tous les frais. Que le bon Dieu bénisse ce pieux catholique !

“ L'église peut contenir facilement 1.400 personnes. J'y dirai la sainte messe tous les dimanches, jusqu'à ce que les travaux soient achevés et que Votre Grandeur soit venue y faire habiter Notre-Seigneur qui réside toujours dans la chapelle de S. Jean-Baptiste à Doï.

“ Pardonnez-moi, Monseigneur, si je me suis étendu longuement sur ce sujet. Je tenais à vous montrer combien la Providence bénit et récompense la foi de nos chers chrétiens et quelles circonstances ont amené la fondation du sanctuaire dédié à la Mère de Dieu, reine et patronne du Japon.”

ANTONIO

[Les Missions Catholiques.]

SIMPLE RÉCIT ADRESSÉ PAR M. CHAUSSE, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DE LA CÔTE DES ESCLAVES, A M. PLANQUE, SUPÉRIEUR DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON.

“ Vous me demandez une notice un peu complète sur Antonio. Vous le connaissez depuis bien des années par quelques traits qui ont marqué les commencements de notre mission de Lagos. Antonio fut véritablement le précurseur des missionnaires dans ces contrées barbares, et lui-même, missionnaire incomparable, remplit un rôle providentiel

“ Je me suis souvent plu à l'interroger sur sa vie, sans qu'il pût se douter de mon intention. Il m'a fourni, à son insu, tout ce que je vous raconterai. J'admire, dans ses réponses simples et naïves, la rectitude de son esprit, la droiture de ses intentions et la fermeté de son inébranlable vertu dans une atmosphère énervante et corrompue. La grâce à ses élus, même au milieu de la dégradation la plus complète. C'est l'honneur de la foi de former et de soutenir de tels hommes; redire les merveilles opérées par eux, c'est donc célébrer la gloire de l'Eglise.”

Antonio naquit à San Thomé, petite île voisine de la côte des Esclaves. A cette époque, la traite des nègres était en vigueur; et chaque année, plus de cent mille victimes étaient entassées sur les vaisseaux des trafiquants de chair humaine. La cupidité alimentait cet épouvantable négoce. A l'âge de dix ans, Antonio, enlevé par de cruels voisins, fut vendu à un négrier qui le transporta au Brésil. Dieu voulut qu'il fût acheté par dom Romualdo, prieur des Carmes de Bahia. Ce saint religieux avait hérité du sublime dévouement des Pères de la Merci. Souvent il suivait, à la côte de Bénin, les navires de traite; il se faisait le compagnon des esclaves, paisait avec amour leurs plaies et leur parlait d'un Dieu qui avait voulu, pour les sauver, les surpasser en humiliation et en souffrance. Cette charité et l'onction de cette parole apôtolique allaient au cœur de ces infortunés, et les inclinaient vers cette religion qui se présentait à eux sous une si touchante image.

On comprend que, dans la maison du Révérend Père, l'esclavage était complètement transfiguré par la fraternité chrétienne. Antonio en fit la douce expérience. Il fut accueilli avec tendresse, et l'on s'occupa avant tout de son intelligence et de son cœur. En l'initiant aux éléments des connaissances humaines, on développa avec soin son instruction religieuse. Heureusement doué, le jeune esclave fit de rapides progrès. Son âme s'ouvrit à la lumière des divins enseignements et il s'éprit d'un ardent amour pour le Dieu qui a fait des petits et des pauvres ses amis privilégiés. Après avoir été régénéré dans les eaux du baptême, il fut admis à la table eucharistique.

Les sentiments les plus nobles et les plus délicats prirent dès lors de jour en jour possession de son âme ; mais ce qui le distinguait, c'était une exquise pureté et un amour capable de tous les sacrifices. Il fut au comble de ses désirs quand on l'appela à servir le prêtre à l'autel. Les magnificences du culte catholique, les grandes vérités de la foi, le sublime spectacle de la vie et de la mort d'un Dieu, la douce figure de Marie, les anges avec leurs bienfaits, les saints avec leurs héroïques vertus, tout impressionnait ce cœur de prédestiné.

Antonio bénissait le prêtre qui lui avait procuré ce bonheur, et il éprouva bientôt le besoin de le faire partager. La plupart de ses compagnons de captivité avaient un sort bien différent. Tombés entre les mains de maîtres qui ne voyaient guère en eux que des outils animés, ils n'avaient reçu, avant leur baptême, qu'une instruction très superficielle, puis avaient été employés à différents travaux sans qu'on s'occupât davantage de leurs âmes.

Touché de cet état et encouragé par ses maîtres, Antonio se mit en relation avec ses malheureux compatriotes ; confident de leurs peines, il pleurait avec eux et leur témoignait l'amitié la plus sincère. Ces âmes ulcérées, qui ne connaissaient plus une parole amie, subissaient vite l'influence d'une affection que tout contribuait à leur rendre précieuse. Mais ce n'était pas assez pour Antonio ; afin de combattre leur ignorance et leurs préjugés, il les mettait en rapport avec les ministres de l'Évangile et s'efforçait lui-même de les initier aux enseignements de la foi ; aussi son nom était partout respecté et béni.

Cependant un grand ombre d'esclaves ayant recouvré la liberté, la plupart voulurent rentrer dans leur patrie; ils avaient tant souffert sur la terre étrangère! Antonio ne les suivit pas. Il avait été reçu par ses maîtres comme un enfant dans sa famille; il voulait mourir auprès d'eux.

Mais, peu d'années après, quelques-uns de ses anciens compagnons, revenus au Brésil pour le commerce, lui apprirent que tous les rapatriés avaient été infidèles à leur Dieu. Ce grand chrétien en ressentit une indicible douleur. La pensée de courir, comme le divin Pasteur, à la recherche des brebis égarées, se présenta aussitôt à son esprit. Mais n'était-ce pas là un projet insensé? Que pourrait-il, lui, simple fidèle, dans une œuvre qui réclamait la puissance divine de l'apostolat? Dans cette perplexité, il versa bien des larmes. Avec toute l'ardeur de sa foi, il demanda à Dieu de l'éclairer. Enfin, se jetant un jour, aux pieds du successeur de dom Romualdo, il lui dit avec une vive émotion: "— Père, je vous dois plus que la vie, et les liens les plus doux et les plus forts m'attachent à votre service. Mais ceux que votre charité m'apprit à aimer comme des frères sont maintenant engagés dans le chemin de la perdition. Une voix intérieure me presse d'aller à eux et de les rappeler au devoir. Est-ce le Ciel qui m'appelle ou l'orgueil qui m'égaré? O mon bienfaiteur et mon guide, faites cesser ce tourment: parlez, et j'obéis." Le saint religieux, stupéfait, réfléchit un instant. Il voyait à quels périls s'exposait le pauvre esclave en allant seul affronter la plus hideuse dépravation. Mais, d'autre part, il savait son âme si pure et si profondément pénétrée de l'amour de son Dieu! Dans cette généreuse inspiration, il crut reconnaître un dessein de la divine Providence; et, pressant dans ses bras son fidèle serviteur, il lui dit d'un ton prophétique: "— Mon fils, Dieu le veut. Allez ouvrir la voie où l'on verra un jour les pieds de ceux qui portent la bonne nouvelle, de ceux qui annoncent la paix."

Eclairé et fortifié par ces paroles du vénérable prier, Antonio n'hésita plus. Le premier bâtiment qui partit pour la côte de Bénin reçut à son bord cet étrange missionnaire. Son dessein, qui eût fait sourire l'incrédule de pitié, sembla faire frémir les enfers. Arrivé en face de Lagos, le navire fut as-

sailli pendant plusieurs jours par une épouvantable tempête, qui le rejetait en haute mer avec une violence inouïe. L'équipage était dans la consternation ; mais Antonio priaït, et Dieu veillait sur lui. Enfin il put descendre sur la plage. En mettant le pied sur cette terre maudite, il se jeta à genoux, implorant pour elle et pour lui les secours de la miséricorde divine.

Avec les modiques ressources qu'il avait apportées, il se procura une pauvre case pour s'abriter et un peu de terrain pour vivre ; après quoi il se mit à la recherche de ses amis de Bahia. Hélas ! quelque sombre que fût le tableau qu'on lui avait fait de leur défection, il était loin de la réalité. L'épreuve les avait trouvés faibles ; et, lâches apostats, ils étaient devenus, quelques-uns mahométans, les autres fétichistes, tous esclaves des plus ignobles passions. Antonio comprit la grandeur de sa tâche, et la vue de son impuissance l'effraya un instant. Mais on lui avait dit qu'il faisait la volonté de ce Dieu qui emploie, quand il lui plaît, les instruments les plus infimes. Cette pensée ranima son courage, et il commença vaillamment l'œuvre de son apostolat.

Le souvenir de son amitié le fit accueillir avec bienveillance par ses anciens compagnons d'esclavage ; mais comment ranimer en eux les divines croyances ? Sa soif des âmes lui fournit d'heureuses inspirations. Nous avons vu combien il avait été impressionné par les cérémonies du culte. Persuadé qu'elles seraient pour lui d'un précieux secours, il crut, dans sa foi naïve, qu'il pouvait reproduire quelque chose de ce qui était fait avec tant de splendeur par les prêtres du Brésil. En conséquence, avec quelques bambous, il élève une modeste case où il convoque ses compagnons. Les catéchismes, le chant des cantiques, le prône, le pain béni et jusqu'aux cérémonies de la messe, dont l'ensemble est gravé dans sa mémoire : il emploie tout ce qui peut parler à l'esprit et aux sens. On lui apporte les enfants nouveau-nés, il les baptise. Il bénit les époux, comme les anciens patriarches. On l'appelle auprès des malades, il les prépare à la mort et leur fait la recommandation de l'âme ; il ensevelit les morts selon toutes les prescriptions du rituel dont il a précieusement conservé un exemplaire portugais. Il n'a pas

les incomparables ressources des sacrements de pénitence et d'eucharistie, mais il sait l'efficacité de la prière. Il précède, il multiplie sous toutes les formes ce grand moyen de salut. Animé d'une tendre dévotion envers Marie, il met tout en œuvre pour lui gagner les cœurs et chaque samedi il réunit son peuple et récite le rosaire.

Tant d'efforts ne pouvaient pas demeurer stériles. Un ébranlement général se produit peu à peu. Antonio court après ceux qui hésitent; il les presse; il les supplie, il les effraie par les menaces de la vengeance divine, il les attendrit par ses larmes, et enfin, presque tous le consolent par leur retour. Un pauvre esclave libéré, sans ressources, sans autre science que celle du catéchisme, était donc parvenu à créer une véritable chrétienté au milieu du peuple le plus barbare de l'univers. C'est ainsi que Dieu se joue de la sagesse humaine dans l'accomplissement de ses desseins.

Cependant, ces apostats, revenus à la foi de leur baptême, ont besoin d'une complète transformation. Antonio entreprend cette œuvre avec la simplicité de sa foi. Devant l'image de la croix, avec une patience et une bonté inaltérables, il écoute les plaintes, discute les griefs, et prononce des jugements toujours respectés, parce qu'ils sont fondés sur la justice et tempérés par la clémence.

Ces bons offices excitent l'admiration. Antonio est entouré de reconnaissance. On accourt sur son passage, on lui baise les mains, On lui demande sa bénédiction; on ne l'appelle plus que *Padre Antonio*. Les païens eux-mêmes subissent le charme; plusieurs se font instruire et reçoivent le baptême.

Cette chrétienté, fruit de tant de labeurs, devait être bientôt soumise à une terrible épreuve. Lagos est admirablement située pour commander la côte du Bénin. L'avantage de cette position n'avait pas échappé aux regards avides de l'Angleterre. Un prétexte est trouvé, et Lagos devient, en 1861, une station britannique. Les ministres protestants s'y établissent à l'abri du drapeau et commencent naturellement leur propagande auprès des catholiques. L'or qu'ils ont en abondance, leurs prétentions d'être les vrais représentants du Christ, ce qu'ils ont conservé de ses enseigne-

ments, leur morale indulgente, tout leur donne un redoutable prestige. Ce n'est pas à Antonio qu'on peut faire accepter une vérité diminuée et un Christ amoindri ; mais ses enfants, si fragiles et si peu préparés pour la lutte, qui les préservera ? Frémissant à la vue de ce péril, il appelle le Ciel à son aide, et, comme le pilote qui voit le navire en détresse, il jette le cri d'alarme. Rassemblant son troupeau autour de lui, il ne cesse de lui répéter de toute l'énergie de sa foi : " Ah ! ce ne sont pas là les prêtres que nous avons connus et qui nous ont enseigné la bonne doctrine ; ces ministres ne sont pas les bons et les vrais, ils sont comme les autres hommes, ils ont des femmes et des enfants. Dans leurs temples, on ne trouve pas Jésus-Christ vivant dans son tabernacle ; les images de la sainte Vierge et des saints ne sont point vénérées. Ce ne sont pas les véritables pasteurs ; attendons que Dieu ait pitié de nous ; sa bonté ne nous délaissera pas." En même temps, pour conjurer l'orage, on multiplie les assemblées et les prières publiques, et, par un prodige de la grâce, Antonio ne perd aucun de ceux qui formaient sa famille bien-aimée.

Toutefois le vaillant athlète comprenait de plus en plus combien il est difficile de ramener et de soutenir les âmes sans la vertu du ministère évangélique et sans la puissance des sacrements. Puis, il sentait ses forces défaillir et personne n'était là pour continuer son œuvre ! Parfois debout sur la plage, il regardait au loin si quelque navire ne lui apportait pas le secours tant désiré. Celui qui a tout promis à la prière ne pouvait pas demeurer insensible à de semblables désirs !

Un jour, le grand apôtre vit en songe l'ange de la Macédoine qui lui disait : " Passe en Macédoine et vient à notre aide." Quand Mgr de Marion-Brésillac conçut son héroïque projet des missions africaines avec le désir arrêté de commencer son apostolat par la côte des Esclaves, il avait sans doute entendu, lui aussi, l'ange d'Antonio lui crier : " Il y a là-bas, sous un soleil brûlant, des âmes qui vont périr dans l'abandon ; va et porte-leur les trésors dont le Ciel t'a fait dépositaire." Répondant à cet appel, les disciples du saint évêque débarquèrent en 1861 sur la côte des Esclaves. Mais il devait se passer encore plusieurs années avant qu'Antonio

vît arriver les missionnaires, et c'est seulement en 1867, après avoir commencé leur apostolat à Whydah et à Porto-Novo qu'ils vinrent établir à Lagos une chapelle en bambous. A la doctrine qu'ils prêchaient, à leur vie, Antonio reconnut les prêtres de sa religion. Il convoqua son peuple et lui dit, dans l'ivresse de sa joie : " Voilà enfin ceux que j'attendais, voilà les véritables ministres de Jésus-Christ. Je vous remets entre leurs mains. Celui que vous appeliez votre père ne sera désormais que le plus humble et le plus heureux de leurs disciples." Les chrétiens furent dociles à sa voix, et accueillirent les Pères avec transport.

Antonio ne quitta plus les missionnaires. On lui fit une petite case à côté de la chapelle. Personne ne le rencontrait sans lui demander sa bénédiction et lui baiser respectueusement la main, suivant la coutume des Brésiliens. Son influence même ne fit que grandir. Un jour, une femme qui menait une vie fort peu édifiante avait laissé mourir son enfant sans baptême. Repentante, elle se souvient d'Antonio. Elle court à lui et lui dit : " Baptisez mon fils qui vient de mourir, je veux qu'il aille au Ciel." Le *padre* Antonio l'engagea à changer de vie et fit si bien que, quelques jours après, elle apprenait la doctrine. Elle ne cessait de répéter : " Mon fils est mort sans baptême, je suis bien malheureuse, mais je veux aller au Ciel."

Quand les Sœurs furent arrivées, il se fit un devoir de les visiter tous les mois, malgré son grand âge et la difficulté qu'il avait à marcher. " Ah ! pauvres dames ! leur disait-il, vous êtes bien comme des agneaux au milieu des loups " et, désignant les élèves, il ajoutait : " Je voudrais pouvoir faire comprendre à ces petites combien elles doivent profiter des leçons que vous leur donnez, mais mes gens ne savent pas tous les sacrifices que vous faites."

Antonio présidait toujours, le samedi, l'office de la sainte Vierge. Un prêtre, il est vrai, assistait en surplis ; mais le vieillard entonnait les antiennes et récitait les oraisons. Il n'omettait aucune cérémonie et il était fidèle à agiter la petite sonnette de l'autel chaque fois qu'on chantait le *Gloria Patri*, selon la coutume du Brésil.

Le matin à six heures, à midi et le soir, il était exact à

sonner l'*Angelus*, il ne voulait céder cet office à personne, et, après s'être acquitté de ces fonctions, il s'agenouillait pieusement sur le sable pour saluer *Nossa Senhora*, dont il était l'enfant dévoué. Sa case était à côté de la cloche. C'est là que, jusqu'à son dernier jour, il continua de rendre la justice et de donner de bons conseils. Plus d'une fois le missionnaire se glissa derrière les bambous pour assister à ces scènes attendrissantes; il en sortait ému, édifié, rendant grâces à Dieu du bien que faisait Antonio.

Uné des grandes douleurs du vieillard fut de voir la santé des Pères s'affaiblir rapidement sur ce sol meurtrier pour les Européens; il les entourait de ses soins affectueux, et quand la mort eut commencé ses terribles ravages en frappant sa première victime, il disait au supérieur en lui serrant la main: " Jésus était le fils unique de Marie, et pourtant Dieu le prit à sa mère en le faisant passer par la croix. Que sa sainte volonté soit faite!" Il se livrait à l'étude du catéchisme avec la ferveur d'un néophyte. Un jour, son livre s'étant égaré, il vint humblement en demander un autre en disant; " Je suis vieux et plus que jamais j'ai besoin d'étudier pour savoir le chemin de l'éternité."

Antonio avait près de quatre-vingts ans lorsqu'une attaque de paralysie l'étendit sur sa couche sans lui ôter ses facultés intellectuelles. La souffrance le trouva calme et résigné; après avoir reçu les secours de la religion avec une piété qui émut profondément la foule, il s'éteignit si paisiblement qu'on le croyait encore absorbé dans la prière. La désolation fut grande, mais à ce deuil général se mêlait le sentiment qu'on éprouve en voyant mourir un saint. Tout le monde voulut contempler et toucher cette dépouille chérie. La mission fit à Antonio des funérailles aussi splendides que le permettaient ses modiques ressources. Presque tous les chrétiens firent offrir le saint sacrifice pour celui qui avait été si longtemps leur bienfaiteur, et son tombeau n'a pas cessé d'être un lieu de pèlerinage.

Quand un homme s'est aventuré sur ces terres brûlantes de l'Afrique, quand il a découvert une plante inconnue ou la source ignorée d'un fleuve, les académies d'Europe n'ont

pas assez de voix pour exalter l'heureux explorateur. Ces doctes assemblées ne prononceront jamais le nom d'Antonio. Que leur importent ce pauvre nègre et son œuvre, dont elles ne comprennent pas la grandeur ! Mais les âmes qu'il a tirées de l'abîme le béniront, et les missionnaires dont il fut le précurseur ne laisseront pas périr sa mémoire.

NOUVELLES.

[Missions Catholiques]

DEUX-GUINÉES.

Mgr Le Berre, vicaire apostolique des Deux-Guinées, a reçu, d'un indigène de Cama, cette lettre que nous reproduisons avec sa touchante simplicité.

“ Depuis que les missionnaires sont venus au Gabon, nous n'avons pas encore vu un seul missionnaire venir vers le côté de Cama pour nous annoncer la parole du Seigneur et nous faire connaître ses lois ; mais, aujourd'hui, je me prosterne à vos pieds, en vous suppliant, s'il vous plaît, de nous donner un missionnaire pour nous annoncer la loi du Seigneur et nous éclairer sur sa parole. Vous êtes les véritables représentants de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

“ Il y a deux sortes de religion : la religion catholique et la religion protestante ; mais je veux les missionnaires de la religion catholique, parce que ce sont les véritables envoyés du Seigneur, et je désire ces missionnaires beau-oup, Monseigneur, parce qu'il n'est pas bon que nous soyons en cette contrée sans que nous ayons une mission, et il est bon que tous les pays entendent la parole du Seigneur ; ce sont là les sentiments de mon cœur.

“ Monseigneur, celui que je charge de cette lettre est un de mes enfants, et si vous consentez à mes désirs, il est bon que vous le renvoyiez avec une lettre et quelqu'un pour voir l'endroit où il faut bâtir la mission. Ma demeure est près de l'endroit où le petit vapeur le *Marabout* (1) a l'habitude de jeter l'ancre. C'est là où mon village est établi.

“ Je termine, Monseigneur, en vous saluant, ainsi que vos missionnaires.

“ Votre ami,

“ CANGA.”

(1) Petit vapeur de la colonie du Gabon, au service du commandant. Il visite de temps en temps toutes les rivières et lagunes de ces pays.

ATHABASKA-MACKENZIE.

Mgr. Henry Faraud, oblat de Marie, vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, écrit de la mission de Notre-Dame-des-Victoires, le 8 mai, 1881 :

“ Je quittai la mission de la Providence le 23 juin dernier. En arrivant sur le grand lac des Esclaves, je fus retardé par les glaces. Aussi ce ne fut que dix jours après que je pus arriver à la mission de Saint-Joseph (fort Résolution). Après avoir passé cinq jours à cette mission où tous nos excellents néophytes étaient réunis, je partis pour la Nativité. Nous eûmes quinze jours de navigation, car le courant était très-fort et l'eau très-haute.

“ Je devais attendre là l'arrivée de Mgr. Clut, afin de régler toutes les affaires. Nous l'attendions tous les jours et à chaque instant, quand enfin, le 14 août, à dix heures du soir, nous entendîmes au loin une grande fusillade ; c'était le signal de son arrivée.

“ Quatre jours après, je partis pour le lac La Biche. Ce n'était pas sans quelque crainte, car ma sciatique, longtemps calmée, paraissait s'irriter de nouveau. J'avais en outre un pénible voyage devant moi. Il fut plus mauvais encore que je ne l'avais pensé. Nous éprouvâmes d'interminables longueurs ; bris de canot, jeûnes forcés, pluies torrentielles, etc. Aussi ce ne fut que le 29 septembre que j'arrivai à Notre-Dame-des-Victoires. Cependant, ce qui *naturellement* aurait dû aggraver considérablement ma maladie, n'avait eu aucune influence sensible sur ma santé. J'étais même un peu mieux qu'à mon départ d'Athabaska.

“ Depuis lors mon état n'a point empiré. Je suis toujours enflé, fatigué, harrassé ; mais enfin je puis, en souffrant, étendre le royaume de Dieu et gagner des âmes à Jésus-Christ. C'est tout ce qu'il me faut.”